

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
se s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Avec les Serbes victorieux. — Une grosse pièce en action



Depuis la prise de Monastir, la surprenante énergie de l'armée du prince Alexandre a contribué, s'il est possible, à accroître l'admiration du monde entier pour ce peuple serbe et son armée qui, chaque jour, quel que soit l'obstacle, reprennent « par les griffes et les ongles » un lambeau de leur patrie. Aussi bons artilleurs qu'opiniâtres fantassins, ils savent tirer le meilleur parti du matériel d'artillerie dont ils furent munis par les Alliés, lors de leur retour offensif vers le Nord.

La réserve des berceaux

Débat très vif à la dernière séance de l'Académie de Médecine. Il a été provoqué par des déclarations catégoriques de M. le professeur Pinard, relatives au travail des femmes dans les usines.

J'ai traité la question ici même, il y a six semaines, sous ce titre: « Mères ou travailleuses ». Il faut choisir, disais-je. La femme ne peut pas être à la fois auprès de son enfant et à l'atelier. Si vous voulez, mais, là, sérieusement, un relèvement de la natalité, favorisez-le en laissant la mère à son rôle, à sa mission, au lieu de l'en détourner sous de fallacieux prétextes. La France n'a plus aujourd'hui de réserve que dans les berceaux. Tout berceau dont la mère n'assume pas la surveillance et le soin est un cercueil.

Je savais que cette opinion était celle de M. Pinard, et M. Pinard est, de sa nature, une espèce d'apôtre. Il en a la vigueur, l'éloquence et la ténacité. Il l'a bien montré, une fois de plus, mardi dernier, à l'Académie de Médecine. Son discours avait commencé par une communication sur la protection de l'enfance dans le camp retranché de Paris, pendant la seconde année de guerre. Cette protection s'étend, aujourd'hui, à 95 0/0 des mères nécessiteuses, et c'est, assurément, lors même que la statistique forcera un peu la note, un joli résultat.

Ce qui est beaucoup moins rassurant, c'est l'augmentation du nombre des enfants mis en nourrice et de ceux qu'ont emportés la rougeole et la coqueluche. La mère, si elle les avait gardés près d'elle, toujours attentive à la moindre indisposition, leur eût sans doute sauvé la vie, non contente de la leur avoir donnée. Mais cette mère fabrique des munitions... elle n'a pas le temps d'élever son enfant.

— Il faut vivre! disent les uns.
— La défense nationale avant tout! disent les autres.

Mais si la mère ne peut pas vivre sans exposer son enfant à mourir, où voyez-vous un bénéfice pour la défense nationale? Perdre d'un côté ce que l'on gagne de l'autre... mauvaise opération!

C'est l'avis du professeur Pinard, et c'est aussi mon avis. Mais je me bornais à demander que l'on appliquât la loi du 29 décembre 1900 sur les sièges, aux travailleuses de la fabrique et de l'usine, et que la loi du 2 novembre 1892, interdisant aux ouvrières le travail de nuit, ne demeurât pas, même à présent, lettre morte.

M. Pinard, lui, va plus loin. Il ferme l'usine à toute femme qui attend un enfant ou qui en allaite un, pendant les six premiers mois de son existence.

C'est radical. C'est énergique. C'est bien.

M. Paul Strauss, cependant, qui fut souvent mieux inspiré, a protesté et immolé l'enfant qui va naître, ou qui vient de naître, sur l'autel de la patrie. On s'occupera de lui plus tard, et tant pis s'il est trop tard! Des canons, des munitions, d'abord. Il paraît que la mère est indispensable à leur fabrication... beaucoup plus indispensable que chez elle.

Et c'est ici que je ne comprends plus très bien mon ami Strauss, habituellement si dévoué à toute œuvre philanthropique et sociale.

On nous répète — avec raison — que le nombre des mères décroît tous les jours. On ne porterait donc pas un bien grand préjudice à la défense nationale en retirant aux usines les mères qui s'y fourvoient. Elles constituent, somme toute, une infime minorité.

Je m'expliquerais l'émoi de Paul Strauss si l'on bannissait de l'usine les jeunes filles jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Je suis pourtant partisan de cette mesure, si je ne la réclame pas. Le travail industriel des femmes (pour plusieurs raisons que je ne saurais approfondir ici) n'est pas favorable à la maternité. Mais c'est alors que Paul Strauss pourrait invoquer le salut public et ses exigences. Restons donc sur le terrain de la maternité déclarée, acquise. Nous y sommes forts, car le sort de la France de demain est lié à la conservation de l'espèce. Plus de Français, plus de France. Il n'y a pas à sortir de là.

M. Charles Richet le constatait d'autre part, l'année dernière, dans la *Revue des Deux Mondes*. « En 1770, écrivait-il, les Français étaient 1 sur 4 dans le monde civilisé. En 1850, ils n'étaient plus que 1 sur 10. En 1915, nous tombons à 1 sur 25! Nous pourrions avoir chaque année 1.800.000 naissances, et c'est à peine si nous en avons 800.000. »

Le remède? M. Ch. Richet en indique un: une prime de 1.000 francs aux familles, à partir du deuxième enfant; soit 250 francs à sa naissance, 250 francs l'année suivante, 250 francs lorsqu'il aura quatre ans, 250 francs enfin à l'âge de dix ans. M. Richet évalue à 500 millions par an la dépense à inscrire au budget, mais la France y gagnerait, en revan-

che, de compter, dans trente ans, 80 millions d'habitants!

Un rêve. Un beau rêve, plutôt qu'un remède. Je me méfie des primes à cause de la surenchère et de l'appétit, qui vient en mangeant. Mis en goût, les parents attendront ensuite, pour envoyer leur enfant à l'école ou en apprentissage, que d'autres primes viennent les stimuler. On n'en finira pas.

La vérité, c'est qu'on aurait tort d'attribuer à la prévoyance et à l'économie seulement l'abaissement de la natalité. Ce n'est pas parce qu'il coûte cher que l'enfant est devenu pour la femme une charge trop lourde. La maternité réclame des vertus qui se font de plus en plus rares; et c'est précisément parce que l'usine n'est pas positivement l'école de ces vertus que la jeune fille et la jeune mère n'en doivent ni prendre ni apprendre le chemin.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il est impossible de lire sans la plus douloureuse émotion « l'Appel aux ouvriers français » que viennent de publier les ouvriers belges, et dont M. Hymans, libéral, M. Carton de Wiart, conservateur, et M. Vandervelde, socialiste, ont pris la responsabilité.

La Belgique a payé cette guerre d'un milliard de francs déjà, imposés par l'ennemi comme contribution de guerre, et cette contribution s'augmente quotidiennement. Cinquante mille de ses ouvriers ont déjà été emmenés en Allemagne, chômeurs ou non chômeurs. Ils sont réduits à la condition d'esclaves, ils doivent travailler pour que tous leurs compatriotes demeurent éternellement les esclaves de l'Allemagne. A ces cinquante mille déportés vont s'en ajouter cinquante mille autres, et, bientôt, ce sera le tour des femmes.

De ces serfs de la guerre, il en est revenu quelques-uns. On les avait si misérablement nourris que leur poids avait diminué d'un tiers. Qu'on juge de ce que seront ces travailleurs de la libre et fière Belgique à la fin des hostilités! Pour longtemps ils seront incapables de se remettre à la tâche, de reconstruire leur pays dévasté. L'Allemagne le sait, et c'est à cela qu'elle vise, en même temps qu'à remplacer chez elle les hommes auxquels elle va, de force aussi, mettre un fusil dans les mains. C'est la ruine de la nation qui s'est mise en travers des projets qu'elle poursuit, en même temps que la défense de sa chimère de domination universelle.

Que peuvent les ouvriers de France? Rien directement. L'Allemagne et les ouvriers allemands se riraient de leurs protestations indignées. Ils n'ont qu'une manière d'aider leurs frères belges: vaincre l'ennemi sur les champs de bataille ou dans les usines. Ils le feront.

Pierre Mille.

Les Boches deviendraient-ils humoristes? Le fait serait bien extraordinaire. Et pourtant!

Excelsior a rapporté comment un chasseur, nommé Jean Capan, a été décoré de la Légion d'honneur pour avoir dernièrement, à lui seul, fait prisonniers trente-quatre Allemands, dont un officier.

Veut-on savoir comment ce dernier a expliqué sa capture? Voici.

La réponse paraît peut-être invraisemblable, mais cette guerre, féconde en surprises, est telle que les choses les plus inimaginables y sont souvent les plus vraies.

L'authenticité de celle-ci ne saurait être mise en doute. C'est le colonel Lançon, commandant la 3^e brigade de chasseurs, qui la conte dans le rapport par lequel il demandait le ruban rouge pour le soldat Capan:

« Lorsque l'officier prisonnier a été amené à mon poste de commandement, je lui ai demandé: « Pourquoi vous êtes-vous rendus? Vous étiez trente-quatre. Et notre homme était seul. » Le Boche m'a répondu: « Il était seul, oui... mais il nous avait cernés... »

Nous parlions naguère de ce système d'abréviations (G. Q. G., S. P., R. A. T., etc), qui a si étonnamment prospéré au front et à l'arrière des armées belligérantes, et nous disions que la désignation par initiales se multipliait de jour en jour, au point de rendre souvent très inintelligibles les rapports que l'on prétend abréger et simplifier par cette méthode expéditive.

Les civils avaient donné le signal, il est vrai, en

temps de paix. Nous avions entre autres la Société protectrice des Animaux (S. P. A.), dont les trois initiales accolées laissaient supposer à Alphonse Allais que tous nos chevaux de fiacre venaient de Spa, en Belgique. Le fin humoriste, aujourd'hui, y perdrait son latin et sa géographie, puisqu'on nous apprend qu'il existe maintenant une autre S. P. A.: le service photographique de l'aviation. R. A. T. est revendiqué par le soldat anglais: Royal Army Tommy, et le réserviste de l'armée territoriale proteste.

C'est la Babel des lettres, l'un des petits casse-tête de la grande guerre.

Les montreurs d'ours, peu à l'aise dans les pays belligérants, se sont rassemblés chez les neutres.

C'est ainsi qu'en Espagne, après les courses de chevaux de Saint-Sébastien, on va assister aux danses d'ours de la province d'Aragon. Cinquante ours participent à ces danses: un joli corps de ballet! Et, à l'issue de chaque séance chorégraphique, une quête sera faite par les astucieux gitanes au profit des Alliés!

Entre nous, nous ne verrons sans doute pas la couleur de ces *pesetas*, les gitanes n'étant pas nées pour devenir trésoriers. Mais qu'ils aient pensé à quêter pour nous auprès du peuple espagnol, afin de faire meilleure recette, voilà qui est significatif.

Les montreurs d'ours d'Aragon croient à notre victoire!

La « bonne aventure » est pour nous!

Nous exprimions tout récemment la crainte que Toulouse ne laissât sacrifier par les Ponts et Chaussées son vieux pont.

Un amusant petit fait vient prouver juste à point que Toulouse saura défendre son patrimoine artistique.

Il y a, dans un vieux quartier de la ville, une maison style Louis XV aux balcons de fer ouvragés et aux fenêtres enguirlandées de roses sculptées. Or, un recrépissage vient de mettre à jour cette inscription ancienne sur le mur de la maison:

« Bains de santé ».

Toulouse est révolutionnée par cette découverte. L'emplacement des bains élégants de jadis avait été si souvent cherché! La feue maison de bains devient plus courue qu'une maison de thé! Les Toulousains s'y rendent en procession.

Et ils parlent très sérieusement d'en faire un monument historique!

Sir John Jellicoe a la réputation — non usurpée — en son pays d'être un imbattable marcheur. Ce marin couvre, lorsqu'il s'y met, un nombre énorme de milles terrestres, et sans fatigue. Il est fier d'exceller en ce sport aussi hygienique qu'aimable. Mais il joue aussi fort bien au golf. Naturellement, il joue à sa manière, et toujours courant.

L'autre matin, il faisait une partie avec l'évêque de Londres, et ce dernier ne tarda pas à être quelque peu essoufflé, bien qu'il compte lui-même parmi les plus tenaces pédestriens de la capitale.

A la fin, il s'arrêta, et, la main sur le cœur: « Pardon, commandant en chef, demanda-t-il à son partenaire, seriez-vous... assez aimable pour me dire... s'il s'agit d'un... match de golf... ou d'un... steeple-chase? »

La maison Lewis, 16 et 18, rue Royale, informe les lectrices que sa vente annuelle au comptant de tous ses modèles de chapeaux d'hiver aura encore lieu aujourd'hui et demain, à des prix absolument réduits.

Le vin étant rare et surtout très cher, nous voyons naître, non chez les « marchands de vins et spiritueux », mais chez les pharmaciens, diverses boissons qui ont la modeste prétention de remplacer le jus de la vigne.

Ces produits reviennent à très bon marché. Qui ne serait tenté d'acheter du bon vin à deux sous le litre?

La tentation a été si forte chez nombre de directeurs d'écoles parisiennes que dans ces établissements on vient « bopter », « en vue de l'hygiène des élèves », les nouvelles boissons de guerre.

Seulement, ce sont les pectaches qui ont protesté! Et nous dérachons ce passage d'une pétition qui circule actuellement dans une école professionnelle de la banlieue:

« Certes, nous n'avons pas l'intention de nous griser, mais il est humiliant pour nous de boire un vin qui ne grise pas! »

Le Veilleur.

APRÈS LE COMITÉ SECRET

Confiance au gouvernement

La Chambre a clos hier soir, en séance publique, le débat qui se prolongeait, en comité secret, depuis dix séances.

Ce débat, sur lequel les événements balkaniques n'ont pu manquer d'avoir leur retentissement, s'est terminé par le vote de l'ordre du jour de confiance au gouvernement, qui fut proposé par M. Babaud-Lacroze, et que M. Briand, président du Conseil, accepta, à l'exclusion de tout autre.

En voici le texte :

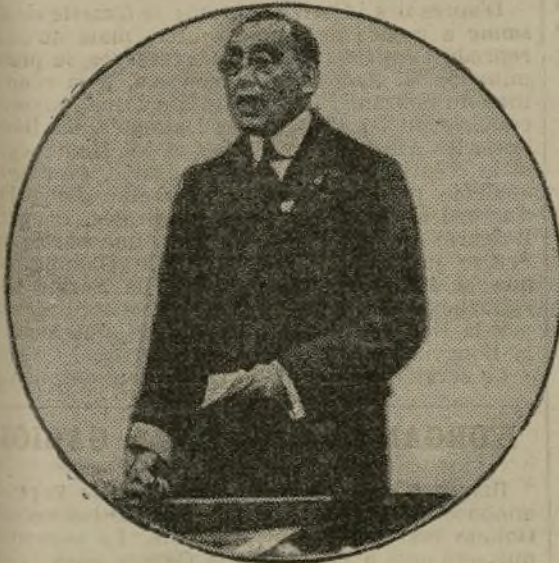
La Chambre, prenant acte des déclarations du gouvernement sur la réorganisation du commandement, approuvant sa résolution de concentrer, sous une direction restreinte, la conduite générale de la guerre et l'organisation économique du pays ;

Confiante en lui pour faire, en plein accord avec les Alliés, les sacrifices et les efforts communs reconnus indispensables pour arriver, par une énergie redoublée, à la victoire définitive, et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

Cet ordre du jour a été adopté par 344 voix contre 160.

(Voir page 8 le compte rendu de la séance.)

LA CRISE MINISTÉRIELLE ANGLAISE



SIR EDWARD CARSON

député irlandais, qui sera certainement le collaborateur de M. Lloyd George, si celui-ci, comme il semble probable, réussit à constituer le ministère.

"Dénuée de fondement" !...

C'est en ces termes que le gouvernement impérial ose rejeter la protestation de l'Espagne.

AMSTERDAM, 7 décembre. — La Gazette de l'Allemagne du Nord annonce que l'ambassade d'Espagne à Berlin a remis au gouvernement allemand une protestation du gouvernement contre les deportations des Belges en Allemagne, et que cette protestation a été rejetée comme dénuée de fondement.

Un appel de Maeterlinck à l'Amérique

NEW-YORK, 7 décembre. — La Tribune de New-York publie un appel que M. Maurice Maeterlinck adresse à l'Amérique, lui demandant qu'elle intervienne en faveur des Belges, et disant :

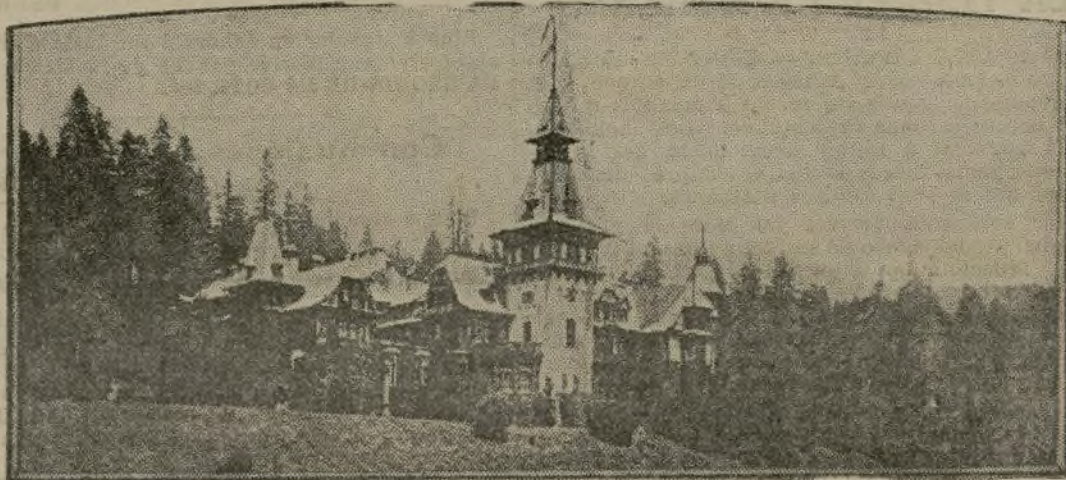
« Rome préservait la vie de ses esclaves ; l'Allemagne essaie d'exterminer une race. Le monde entier demande à l'Amérique de faire cesser la monstrueuse inhumanité de l'Allemagne. Le monde entier a les yeux fixés sur l'Amérique pour voir si elle a conservé l'esprit de ses pères. Les petits États ont protesté, que l'Amérique agisse à son tour.

« Le temps des protestations est passé. L'Allemagne agit ! Que l'Amérique se mette à la tête d'une ligue de neutres avec une politique d'action pour obliger l'Allemagne à cesser sa politique inhumaine d'esclavage et de mort à l'égard des petites nations. »

LA SITUATION MILITAIRE

LA RETRAITE ROUMAINE APRÈS LA PRISE DE BUCAREST

Les Allemands font des reconnaissances devant Verdun



SINAI. — LE CHATEAU DES SOUVERAINS ROUMAINS

Pour la première fois depuis longtemps, on a vu reparaître, dans notre communiqué ainsi que dans les dépêches allemandes, le nom d'un point de la carte de l'état-major que la bataille de Verdun a rendu célèbre : la cote 304.

Comprise entre le bois d'Avocourt et les collines du Mort-Homme, cette hauteur a toujours interdit à l'ennemi l'accès de la dépression d'Esnes. Après la prise du bois d'Avocourt (20 mars), il croyait bien s'en rendre maître, mais la corne du bois et le réduit qui s'y trouve étaient repris le 29 mars, les furieuses attaques du 9 et du 10 avril échouaient sur la rive gauche comme sur la rive droite de la Meuse, à l'exception de quelques tranchées perdues entre la cote 304 et le Mort-Homme, que nous réussissions à réoccuper le 29 avril et le 3 mai. De nouvelles attaques se succédaient du 3 au 28 mai, alternant avec de vigoureuses ripostes de nos troupes. Finalement, la cote 304 restait partagée entre les deux adversaires, les Allemands en occupant les pentes nord, et nous les pentes sud.

La situation n'a pas changé depuis lors, et l'action qui a eu lieu hier contre nos lignes avancées n'était qu'une reconnaissance de l'ennemi, qui craint une nouvelle surprise dans la région de Verdun et, instruit par les journées qui lui ont coûté la perte des forts de Douaumont et de Vaux, voudrait bien savoir ce que nous lui préparons encore. Ce n'est certes pas à nous de lui donner à ce sujet quelque indication.

La prise de Bucarest est confirmée aujourd'hui par le communiqué russe et par les déclarations de l'état-major allemand. Ploesci a été occupé également, ce qui coupe aux armées roumaines la route du nord. Celles du nord-est restent libres et sont praticables. Le seul obstacle est le cours de la Ialomita, qui n'est qu'une assez petite rivière. C'est probablement derrière cette rivière que les Roumains se reformeront, autour de Buzeu. Si de fortes attaques les obligent à se retirer encore, ils trou-

veront la ligne, beaucoup plus aisée à défendre, du Sereth et de ses affluents de droite : Trotuz, Uz et Oituz. Ils y entreront en liaison directe avec les troupes russes qui opèrent dans les hautes vallées de ces trois affluents.

Nous ne dirons pas que l'abandon d'une capitale est un événement sans importance. Mais les forces militaires de la Roumanie ne paraissent atteintes gravement ni dans leur nombre, puisque l'ennemi n'ajoute aujourd'hui qu'un assez faible chiffre de prisonniers à celui qu'il donnait hier, ni dans leur moral, puisque la résistance a été énergique, la manœuvre habile et précise.

Quant aux causes de la défaite, il est superflu d'alléguer aujourd'hui des erreurs de stratégie au début de la campagne. Il suffira de citer deux chiffres. Les divisions qui ont envahi la Valachie devaient mener avec elles, d'après les dotations en usage aujourd'hui dans les armées allemande et autrichienne, trois mille canons, dont environ la moitié de pièces lourdes mobiles. L'armée roumaine tout entière ne disposait que de sept cents pièces de campagne et d'une quantité insignifiante d'artillerie lourde. Quand la disproportion du matériel est si considérable, tous les plans de campagne sont mauvais. Que les Roumains eussent attaqué tout d'abord au nord ou au sud, ils n'en étaient pas moins voués d'avance à la défaite et à l'invasion. Quant aux renforts russes dont on a tant parlé, ils ne se sont montrés, le fait est certain, que tardivement. Mais pouvaient-ils changer le cours des événements ?

Pourquoi la Roumanie est-elle entrée en guerre dans ces conditions ? Pourquoi, si elle ignorait à ce point les exigences de la guerre moderne, les nations plus expérimentées ne l'ont-elles pas avertie, ne l'ont-elles pas obligée de modérer son impatience belliqueuse jusqu'au jour où du matériel lui aurait été fourni ? C'est ce que l'histoire élucidera. Les responsabilités sont graves, et les coupables ne sont pas loin. Mais l'heure des réparations n'est pas venue encore.

Jean Villars.

LES SUITES DU GUET-APENS D'ATHÈNES

Les Alliés proclament le blocus de la Grèce

Ce matin, le Journal officiel publie la circulaire par laquelle les gouvernements alliés notifient aux neutres le blocus de la Grèce. C'est la première des mesures que l'Entente compte prendre pour obtenir du gouvernement hellénique les réparations qui s'imposent après le guet-apens du 1^{er} décembre.

On aime à penser que le blocus sera suffisamment efficace pour amener le roi Constantin à donner satisfaction aux Alliés. Cependant, il ne faudrait peut-être pas compter outre mesure sur ce moyen de pression, surtout pour entraîner une soumission immédiate. Plusieurs signes donnent à penser que le roi Constantin et l'état-major, qui est à sa dévotion, prévoyant que le ravitaillement de la Grèce pourrait être coupé, auraient accumulé des approvisionnements destinés à l'armée. L'opiniâtreté du roi et des germanophiles d'Athènes ne sera donc vraisemblablement pas vaincue en quelques jours.

Il faut, d'autre part, se garder d'attribuer au blocus une signification qu'il n'a pas et de lui donner la valeur d'une déclaration de guerre. Les ministres de l'Entente sont encore à Athènes et ils y resteront jusqu'à nouvel ordre. Le blocus pacifique est normal. Ce n'est même pas une nouveauté pour la Grèce, qui en a pris déjà une certaine habitude, comme le prouve l'histoire de ses rapports avec les puissances. En 1850, en 1886, en 1897, pour des raisons diverses, les côtes de la Grèce récalcitrante avaient été bloquées en tout ou en partie. La mesure prise aujourd'hui continue cette vieille série et même, peut-on dire, cette véritable tradition.

Si cette mesure ne suffit pas, il faudra évidemment en venir à des sanctions plus énergiques. Les Alliés semblent décidés à procéder par pesées successives. La méthode qu'ils emploient est la bonne, si elle est destinée à épargner des déploiements de force coûteux et des interventions trop étendues. L'Entente ne doit pas se laisser détourner des véritables buts de guerre qu'elle poursuit en Orient par le misérable piège grec. — J. B.

LA TERREUR A ATHÈNES

SALONIQUE, 6 décembre. — Les communications télégraphiques entre Athènes et Salonique sont interrompues depuis les scènes sanglantes qui se sont déroulées dans la capitale. Les nouvelles qu'on parvient à réunir proviennent des informations particulières recueillies auprès des personnes qui se sont évadées d'Athènes.

Hier soir sont arrivés ici Mme la générale Danglis, accompagnée de ses deux filles, et M. Vendiris, rédacteur en chef du journal vénizéliste *Patris*, qui remplaçait à la tête de ce journal le directeur, M. Simos, nommé ministre du gouvernement provisoire. Plusieurs officiers grecs, ainsi que quelques familles françaises, sont aussi parvenus à s'échapper.

Ces personnes racontent que les rédacteurs de tous les journaux vénizélistes d'Athènes — leurs directeurs les premiers — M. Kirou, directeur de l'*Hestia*, M. Stamatiou, le publiciste bien connu, M. Boulahanis, ont été malmenés et jetés dans les prisons. Le même traitement fut infligé à cinq cents personnes, parmi lesquelles on peut compter M. Zimbrakakis, préfet de police d'Athènes, M. Maroudas, chef de section à la préfecture de police, le général Korakas, M. Mazarakis, fonctionnaire distingué, directeur au ministère de l'Intérieur. Le nombre des tués et blessés n'est pas connu. Tous les bureaux des journaux vénizélistes d'Athènes, notamment ceux de la *Nea Hellas*, furent saccagés. Les royalistes ont également mis à sac de nombreux magasins appartenant à des vénizélistes, l'Hôtel de la Grande-Bretagne, etc. Les poursuites et les arrestations continuent. La ville est soumise à un véritable régime de terreur.

D'autre part, le *Times* du 6 décembre publie la dépêche suivante de la légation britannique à Athènes, reçue à Londres le 5 décembre :

Deux infirmières grecques, portant les insignes de la Croix-Rouge qui venaient de soigner pendant vingt heures, dans l'annexe de la légation, un des concierges blessés, ont été arrêtées hier matin, en retournant à leur domicile. Elles furent traînées devant le préfet de police et enfermées pendant trente heures, sans nourriture et sans eau, dans un endroit infect.

Après leur libération, elles racontèrent que la préfecture de police était remplie de vénizélistes, dont quelques-uns étaient battus à mort et dont d'autres avaient les yeux arrachés.

L'ancien chef de la police secrète était lié à un poteau, et un prêtre orthodoxe lui frappait sur la tête avec une massue.

Les étudiants grecs de Grenoble

désapprouvent le gouvernement royal

GRENOBLE, 7 décembre. — Un important groupe d'étudiants grecs de la Faculté des Sciences de Grenoble nous communique la note suivante :

« Considérant les événements actuels, résultats regrettables et malheureusement inévitables d'une politique extérieure désastreuse, nous affirmons au grand public notre absolue désapprobation des actes royaux de notre gouvernement et renouvelons à la France nos ferventes et loyales amitiés.

« CALOPODIS N.; STEPHANON M.; TROANNOS G.; VERRIOPOULOS P. »

Un neutre qui ne craint pas de dire ce qu'il pense

MILAN, 7 décembre. — On télégraphie de New-York au *Secolo* :

« Le pasteur Mac Kin qui devait célébrer le mariage du baron Schoen, secrétaire de l'ambassade d'Allemagne, a prononcé, du haut de la chaire de l'église de l'Épiphanie, à Washington, quelques instants avant la cérémonie, les paroles suivantes :

« A tous les outrages contre la civilisation, les puissances allemandes ont ajouté l'infâme délit de réduire la population belge à l'esclavage.

« Invité à retirer ses paroles, le pasteur Mac Kin s'y est refusé. Et comme le couple Schoen arrivait, on dut se précipiter à la recherche d'un autre clergymen pour célébrer la cérémonie. »

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeu à 7 Décembre 1918 (our de la guerre)

14 HEURES.

Nous avons réussi un coup de main sur les tranchées ennemies A L'EST DE METZERAL et ramené des prisonniers.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES.

Rien à signaler en dehors d'une lutte d'artillerie assez vive sur la rive gauche de la Meuse DANS LA REGION DE LA COTE 304.

Communiqués britanniques

11 HEURES.

Rien à signaler au cours de la nuit.

Communiqués de l'armée d'Orient

6 décembre.

L'ennemi bombarde nos positions autour de Monastir.

Une nouvelle contre-attaque contre les positions serbes, SUR LES PENTES NORD DU SOKOL, n'a réussi qu'à enlever une partie d'une hauteur récemment conquis.

Au sud de Serès, une tranchée turque a été nettoyée par les troupes britanniques, qui ont ramené des prisonniers.

COMMUNIQUÉ SERBE

6 décembre.

Hier, violents combats d'artillerie et d'infanterie sur tout le front serbe.

AU NORD-EST DE BOUDIRMICI, dans une brillante attaque, nos troupes ont enlevé les hauteurs très importantes, solidement fortifiées, que les Germano-Bulgares défendaient désespérément. Nous avons fait un grand nombre de prisonniers, pris un lance-bombes, plus de 100 fusils et d'autre matériel de guerre.

EN ALLEMAGNE

Où les pasteurs prussiens se montrent aussi o lieux que ridicules

ZURICH, 7 décembre. — Une circulaire confidentielle rédigée par les soins du synode de l'Eglise protestante prussienne vient d'être envoyée à tous les pasteurs de l'Etat de Prusse. Cette circulaire recommande aux pasteurs de stimuler le zèle et l'esprit de guerre aux différents services qui seront célébrés à l'occasion de Noël et de la nouvelle année. Il conviendra, dans les sermons, d'exalter la mission divine qui incombe à l'Allemagne et de dénoncer la France, l'Angleterre, la Russie et toutes les autres puissances de l'Entente comme les alliées de Satan.

Les pasteurs devront affirmer, dans leurs prédications, que l'anathème du Très-Haut pèse sur les nations ennemies, car en entrant en lutte contre l'Allemagne elles ont en même temps déclaré la guerre à la religion.

Il est donc du devoir de tout bon chrétien de les combattre, comme il combat le péché sous toutes ses formes.

Il conviendra encore de parler en faveur de la levée en masse et de persuader les fidèles que c'est un devoir religieux pour tout Allemand d'aider dans toute la mesure de ses efforts à anéantir les nations de l'Entente.

Enfin, les prédicateurs devront encourager les femmes à s'enrôler comme volontaires dans les services auxiliaires de la guerre.

Cette circulaire a été distribuée à titre confidentiel, mais un exemplaire est tombé dans les mains d'un représentant de la minorité socialiste de la Chambre prussienne, et ce groupe compte adresser à ce sujet une interpellation au ministre des cultes. (Radio.)

Le contrôle parlementaire du service national

La Gazette de Francfort du 5 publie la liste des quinze membres de la commission du Reichstag appelés à collaborer à l'application de la loi pour le service auxiliaire national. Chaque parti a désigné ses représentants en proportion du nombre de ses adhérents.

La germanisation de la Pologne

ZURICH, 7 décembre. — Les Dernières Nouvelles de Leipzig écrivent que les pangermanistes ont demandé au gouvernement allemand de racheter à bas prix toutes les propriétés appartenant aux Russes dans le royaume de Pologne et en Prusse, et de les céder aux Allemands actuellement établis en Russie.

LA GUERRE SOUS-MARINE va être conduite avec plus d sauvagerie encore

AMSTERDAM, 7 décembre. — On mande au *Daily Mail* que l'Allemagne compte mener la guerre sous-marine avec plus de sauvagerie à partir du mois de janvier. Les gouvernements neutres auraient été prévenus et plusieurs invités à faire des concessions à l'Allemagne pour obtenir une immunité relative.

Les voyageurs revenus d'Allemagne disent qu'il y a quarante sous-marins de grand modèle sont commandés et doivent être livrés en juin.

Un navire américain coulé sans avertissement

NEW-YORK, 7 décembre. — Les marins du vapeur américain *John-Lambert* annoncent que leur navire a été canonné et coulé le 22 novembre par un sous-marin allemand sans qu'aucun avertissement ait été donné.

La canonade a continué pendant que les seize membres de l'équipage se réfugiaient dans un canot.

Douze coups de canon ont été tirés.

Autres navires coulés

D'hier à aujourd'hui on signale les sinistres suivants :

Les vapeurs *Nexos* et *Julian-Benito* ont été coulés (équipages sauvés).

Le trois-mâts goélette *Verdun* a été torpillé (équipage recueilli).

La nouvelle carte des Balkans telle qu'on la conçoit à Berlin

La prise de Bucarest par les troupes germano-bulgares sera, dit-on, le prétexte pour le gouvernement de Sofia d'une grande manifestation politique.

D'après des informations que la *Gazette de Lausanne* a reçues de bonne source, mais qu'elle ne reproduit cependant que sous réserves, le premier ministre M. Radoslavov annoncera, à la réouverture du Sobranié, la constitution d'une Yougoslavie comprenant les Croates, les Dalmates, les Bosniaques, les Albanais, les Serbes et les Monténégrins, et la création d'une grande Bulgarie, exerçant un contrôle politique sur la nouvelle Yougoslavie, d'accord avec les puissances centrales. La grande Bulgarie recevrait la Valachie et une partie de la Serbie jusqu'à Semendria sur le Danube, ainsi que la Macédoine. Le reste de la Serbie serait rattaché à la Yougoslavie, dominée militairement par la Bulgarie et administrée conjointement par la Hongrie et la Bulgarie.

Ce serait le pendant de la Pologne autonome.

L'ORGANISATION DE LA GALICIE

BERNE, 7 décembre. — La *Gazette de Voss* du 6 annonce que le nouveau plan d'organisation de la Galicie est définitivement arrêté. Le personnage qui sera mis à la tête de la Galicie aura le titre de chancelier.

On pense que ce poste sera confié au comte Goluchowsky.

LA REMISE DU CHAPEAU aux nouveaux cardinaux

ROME, 7 décembre. — Ce matin a été tenu le consistoire public pour la remise du chapeau aux nouveaux cardinaux, en présence du corps diplomatique, de la noblesse pontificale et de nombreux invités. On remarquait, dans une tribune spéciale, les représentants de l'ordre de Malte.

A 9 h. 15, dans la chapelle Sixtine, les nouveaux cardinaux prêtèrent serment en présence des cardinaux, des chefs d'ordres et du chancelier ; puis le cortège se forma. Le pape était porté sur la *sedes gestatoria*, et a été très acclamé. Après qu'il se fut assis sur le trône, deux cardinaux diacres introduisirent dans la salle les nouveaux cardinaux. Le pape leur imposa le chapeau selon le cérémonial habituel.

Puis il proclama plusieurs nominations épiscopales.

Parmi les évêques nouvellement nommés sont : Mgr Ysart, évêque de Pamiers, nommé archevêque de Bourges ; Mgr Garnier, vicaire général de Nevers, nommé évêque de Luçon ; Mgr Si-meone, chanoine de Marseille, nommé évêque d'Ajaccio ; Mgr Halle, archiprêtre de Montpellier, nommé évêque titulaire de Pergame et auxiliaire du cardinal de Cabrières ; Mgr Legrand, vicaire général de Dacca, nommé évêque de Dacca ; M. Marceillac, curé-archiprêtre de Toulouse, nommé évêque de Pamiers ; M. Martin, curé de Madrid, nommé évêque de Sigüenza ; Mgr Amodeo, évêque de Sigüenza, nommé évêque titulaire de Basilinopoli ; M. Raynaud, vicaire général de Toulouse, nommé évêque titulaire de Germe et auxiliaire de l'archevêque de Toulouse.

DERNIÈRE HEURE

En Valachie, les Roumains reculent en combattant

PÉTROGRAD, 7 décembre. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de la forêt, au nord du village de Chelwov, l'ennemi a attaqué nos tranchées et s'est emparé d'une faible partie de nos positions. Mais notre contre-attaque l'en a rejeté.

Dans la région de Garbuzow-Goukalowce, l'artillerie ennemie a canonné nos retranchements et l'infanterie a pris l'offensive; deux compagnies ennemies se sont introduites dans nos tranchées, mais notre contre-attaque les en a délogées et la position est de nouveau entre nos mains.

DANS LES CARPATHES BOISES, aucune opération en raison d'une brume épaisse qui gêne l'artillerie.

FRONT DU CAUCASE. — Pas de changement.

FRONT DE ROUMANIE. — Au sud du Trotus, les combats continuent.

EN VALACHIE, les Roumains, pressés par l'ennemi, reculent vers l'est, en combattant.

Bucarest a été évacué par les troupes roumaines, le 6 décembre à midi. En conséquence, nos troupes situées au flanc gauche des Roumains reculent aussi.

Les conséquences économiques de la bataille de Valachie

Les succès de Valachie ne vont pas améliorer la situation économique de l'Allemagne autant que le peuple allemand pouvait l'espérer. La Gazette de Francfort écrit à ce sujet « que les choses n'en sont pas au point que chacun puisse, dès demain, recevoir double ration ». Et elle ajoute : « La récolte de cette année a déjà été largement entamée par les Roumains et par les Russes; en outre, les plus grands entrepôts de céréales se trouvent sur le Danube inférieur, où l'ennemi est encore maître. Mais, même si le butin dépassait notre espoir, les expériences de l'été dernier nous enseignent que nous ne pouvons compter sur une surabondance de vivres. »

Après l'occupation de Bucarest

GENÈVE, 7 décembre. — Le Journal de Genève rappelle au sujet de la prise de Bucarest ce qu'avait dit Falkenhayn il y a quelque temps : « Entrer dans Bucarest n'est pas l'important. L'essentiel est de détruire l'armée roumaine. »

L'armée roumaine est-elle détruite ? Sans doute, elle a subi des pertes énormes dans la lutte inégale qu'elle a soutenue pendant trois mois avec une vaillance et une ténacité auxquelles l'histoire rendra justice; mais elle existe encore, elle peut se refaire; enfin, secourue, elle peut reprendre l'offensive.

AMSTERDAM, 7 décembre. — Le correspondant militaire du Telegraaf estime que la chute de Bucarest n'aura qu'une influence minime sur le cours des événements, parce que le principal théâtre de la guerre continue à être le front occidental où la phase finale doit avoir lieu.

Le gouvernement français décore M. Rodzianko

PÉTROGRAD, 7 décembre. — Sur la proposition de M. Viviani, garde des Sceaux, le gouvernement français a décoré M. Rodzianko pour les services éminents qu'il a rendus à la cause franco-russe.

M. Paléologue, ambassadeur de France, a remis hier, au président de la Douma, la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur.

PÉTROGRAD, 7 décembre. — La plupart des partis de la Douma ont décidé de boycotter M. Markoff, dont l'attitude provoqua la démission de M. Rodzianko, et d'interdire en même temps à leurs membres de lui demander ou de lui accorder satisfaction. Ces décisions ont été communiquées à M. Rodzianko.

M. Trépoff et le comte Ignatieff, ministre de l'Instruction publique, ont été les premiers à rendre visite à M. Rodzianko. D'autre part, de nombreuses institutions publiques, parmi lesquelles les municipalités de Pétrograd et de Moscou, et la Croix-Rouge, ont télégraphié à M. Rodzianko leurs sympathies.

La crise anglaise

La majorité de M. Lloyd George sera composée de conservateurs et de travaillistes.

M. Lloyd George s'est heurté, dès les premiers pas qu'il a faits pour constituer son ministère, à une contradiction que son passé n'aurait pas laissée prévoir. Radical, il a trouvé tout de suite l'appui du parti conservateur dont la collaboration lui est assurée sans réserve. Par contre, la fraction la plus importante du parti libéral, restée fidèle à M. Asquith, lui est opposée.

La condition nécessaire pour que le cabinet de M. Lloyd George soit viable est donc que le parti travailliste le soutienne. On a bon espoir qu'il en sera ainsi.

Le ministère de M. Lloyd George reposerait donc sur une majorité formée de conservateurs, de travaillistes et d'un groupe de libéraux. Ce sera certainement la combinaison parlementaire la plus originale que l'on ait jamais vue en Angleterre. — J. B.

La situation

La situation ministérielle se présentait ainsi au début de la journée d'hier :

D'une part, tous les membres libéraux de l'ancien cabinet, convoqués avec MM. Lloyd George et Bonar Law à Buckingham se refusaient à entrer dans toute combinaison formée par MM. Bonar Law ou Lloyd George.

M. Bonar Law, ne trouvant pas les appuis sur lesquels il comptait, s'était désisté, mais M. Lloyd George, qui venait d'accepter après lui la tâche délicate de résoudre la crise, se trouvait en présence des mêmes difficultés.

Toutefois, M. Lloyd George, jouissant de la confiance publique, put réunir au premier moment une majorité lui permettant d'élaborer la combinaison suivante :

M. Lloyd George, premier ministre ; sir E. Carson, Amiralité ; M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier ; lord Ellibank, Commerce ; lord Derby, Guerre.

Dans ce cabinet, M. Lloyd George pouvait compter sur l'appui de 287 unionistes et de 100 à 150 libéraux. L'opposition se serait élevée à 141 libéraux, travaillistes et Irlandais. Toutefois, il restait à compter avec le noyau pacifiste qui demeure toujours turbulent.

De nouveaux concours parvinrent dans l'après-midi à M. Lloyd George. M. William Brace, sous-secrétaire d'Etat parlementaire au ministère de l'Intérieur, ne se trouvant pas lié par la détermination des chefs libéraux, promettait son appui.

Enfin, plusieurs amis personnels, bien que libéraux acceptaient de siéger dans un cabinet Lloyd George.

Parmi ceux-ci, on citait sir F. Gaweln, sir Alfred Mound, sir Henry Dalziel, M. Ellis Griffith et lord Reading.

Enfin, lord Curzon, ancien vice-roi des Indes, donnait son concours pour le portefeuille des Affaires étrangères.

Ainsi s'éclaircissait la situation. La haute autorité dont jouit M. Lloyd George avait opéré ce changement.

M. Lloyd George constituerait un cabinet de douze membres

LONDRES, 7 décembre. — Dans les couloirs des Communes, le bruit se répand que le parti ouvrier obtiendrait deux sièges dans le cabinet dont probablement un dans le conseil de guerre et trois sous-secrétariats.

Les noms mis en avant sont ceux de MM. Henderson, Barnes, Grace, George Roberts et Wardle. M. Lloyd George cherche à constituer un cabinet de douze membres, dont cinq unionistes, cinq libéraux et deux travaillistes.

Les membres du conseil de guerre réduit seraient choisis parmi eux.

La principale difficulté que rencontre M. Lloyd George consiste à obtenir un nombre de libéraux suffisant.

Nouveaux concours

LONDRES, 7 décembre. — Une réunion de trente membres du comité libéral de guerre, a voté la résolution d'accorder son appui à M. Lloyd George.

On annonce officiellement que le parti ouvrier a décidé de faire partie du nouveau gouvernement.

Le parti a également voté une résolution demandant instamment qu'une tentative soit faite par le nouveau gouvernement pour régler la question irlandaise.

Deux attaques autrichiennes repoussées sur le Carso

ROME, 7 décembre. — Commandement suprême.

Sur tout le front, le mauvais temps persiste, avec des chutes de neige dans les montagnes.

SUR LE CARSO, l'activité de l'artillerie a continué dans la journée d'hier.

Dans la soirée, l'ennemi, après un violent bombardement, a tenté deux attaques successives contre nos lignes au nord-est de la cote 208. Il a été chaque fois promptement arrêté et repoussé.

Des hydravions ennemis ont lancé des bombes dans la zone d'Aquileja, n'occasionnant aucun dégât matériel, mais tuant une femme et blessant un enfant. En revanche, nos avions ont bombardé le champ d'aviation ennemi de Prosecco et la station d'hydravions du môle de Trieste, avec des résultats efficaces. Tous nos appareils sont rentrés indemnes à leur base.

LE BLOCUS DE LA GRÈCE

Texte de la déclaration

Le Journal officiel publie ce matin la déclaration du blocus de la Grèce faite par le gouvernement français. En voici le texte :

Le gouvernement de la République française, étant d'accord avec ses alliés pour déclarer le blocus de la Grèce, notifie par la présente les conditions dans lesquelles il y sera procédé.

Le blocus est déclaré effectif à dater du 8 décembre 1916, 8 heures du matin.

Le blocus s'étend aux côtes de la Grèce y compris les îles d'Eubée, Zante, Sainte-Maure, depuis un point situé par 39° 20' nord et 20° 20' est de Greenwich, jusqu'à un point situé par 39° 50' nord et 22° 50' est de Greenwich, ainsi qu'aux îles actuellement sous la dépendance ou l'occupation des autorités royales helléniques.

Les navires des tierces puissances se trouvant dans les ports bloqués pourront librement en sortir jusqu'au 10 décembre, à 8 heures du matin.

L'ordre a été donné au commandant en chef des forces navales effectuant le blocus de procéder auprès des autorités locales à la notification de la présente déclaration.

Démission du consul de Grèce à Brest

BREST, 7 décembre. — M. Bastit, consul de Grèce à Brest, vient d'adresser le télégramme suivant au ministre des Affaires étrangères de Grèce :

« Je refuse de représenter dorénavant le gouvernement grec, traitre envers la France, et je vous adresse ma démission. »

Nouvelles déportations en Belgique

LE HAVRE, 7 décembre. — On apprend les détails suivants au sujet de la déportation des citoyens belges à Nivelles (Brabant Wallon) :

Tous les hommes de Nivelles et des environs (on peut évaluer leur nombre à 4.000), ont été convoqués, sans limite d'âge; tous se sont présentés, de fait. Les chiffres mentionnés sont approximatifs.

Il y a eu deux cents signatures de contrat. Ces malheureux savent-ils à quoi ils s'engagent ?

Les non chômeurs déportés sont des fermiers, de petits patrons moins nombreux, des ouvriers de métier. Ce sont les ouvriers de métier (fer, cuivre) et les hommes de chemin de fer qui sont surtout recherchés.

Le spectacle était déchirant : les hommes, parqués, entourés de soldats, tandis que les femmes et les enfants, tout le long de la route, gémissaient, se lamentaient, hurlaient. Le départ des déportés s'est effectué aux cris de : « Vive la Belgique ! Vive le roi ! » Ils ont été embarqués en 33 wagons, tous remplis, qui ont pris la direction de Louvain; c'étaient des voitures avec places assises. Le comité de Secours a fourni aux déportés vêtements et argent (dépense d'environ 6.000 francs).

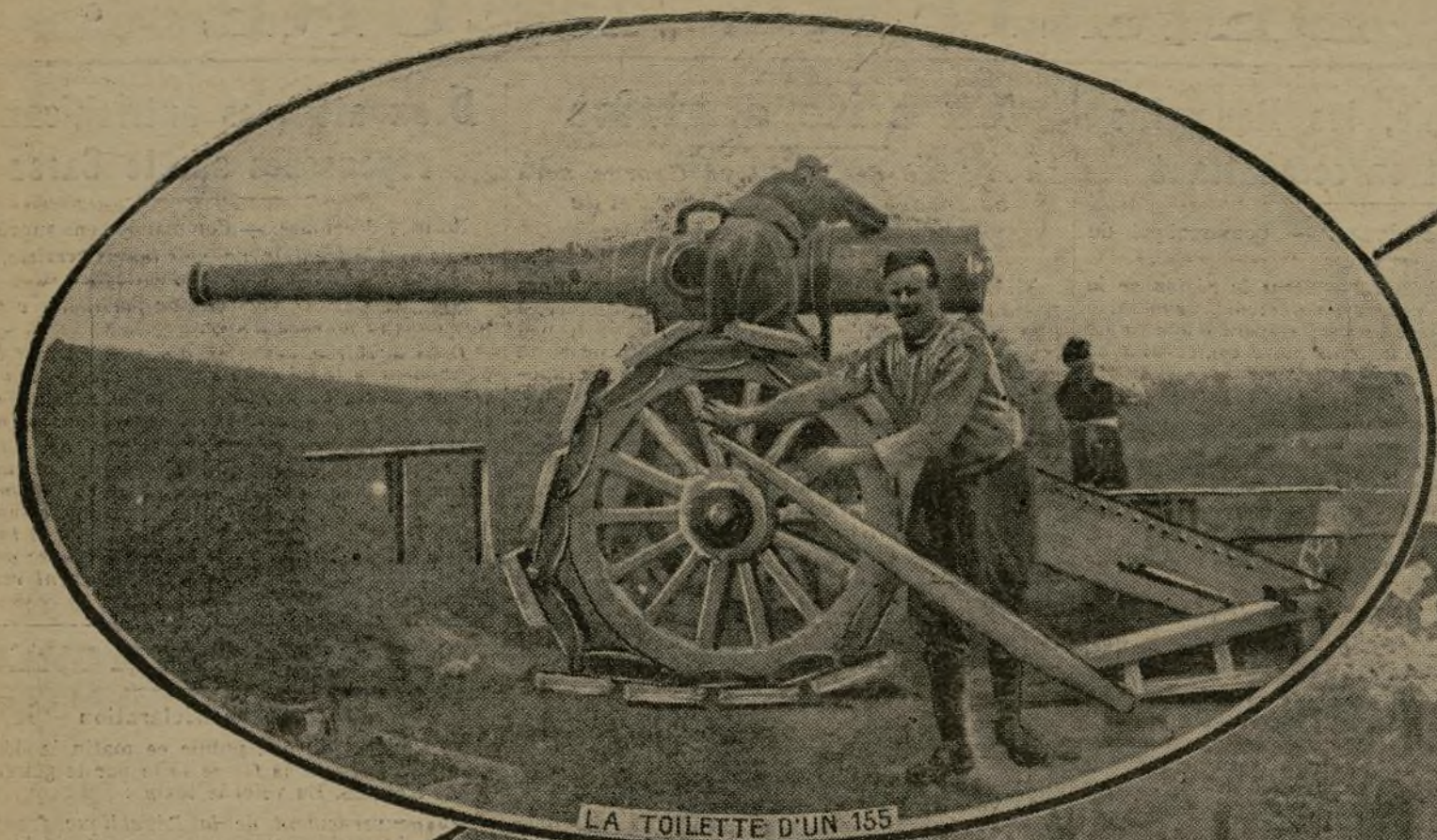
LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 40

Aujourd'hui, bombardement considérable de part et d'autre, dans le voisinage de Thiepval.

Rien à signaler sur le reste du front, en dehors de la lutte habituelle d'artillerie et de mortiers de tranchées.

Ayuntamiento de Madrid

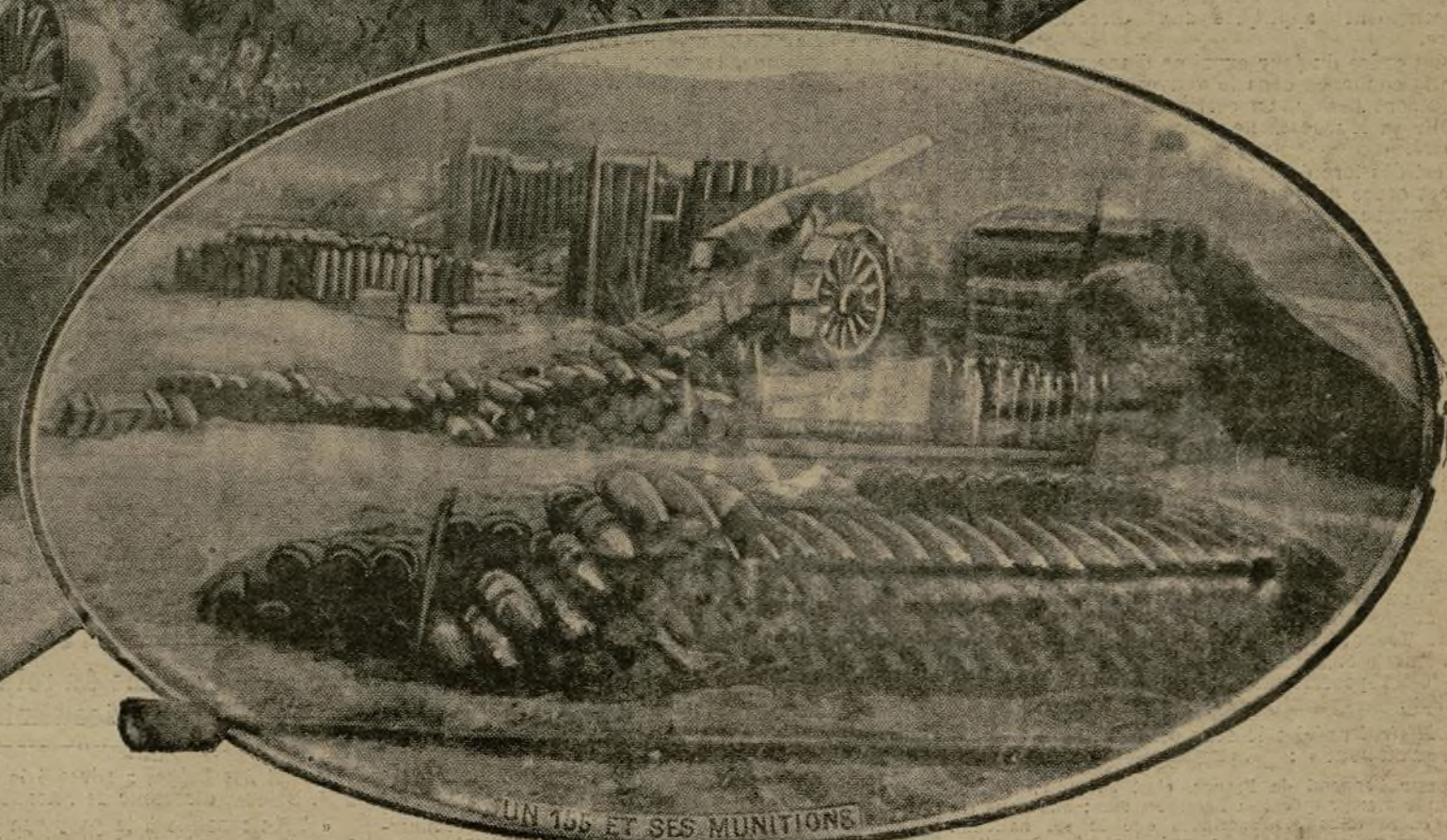
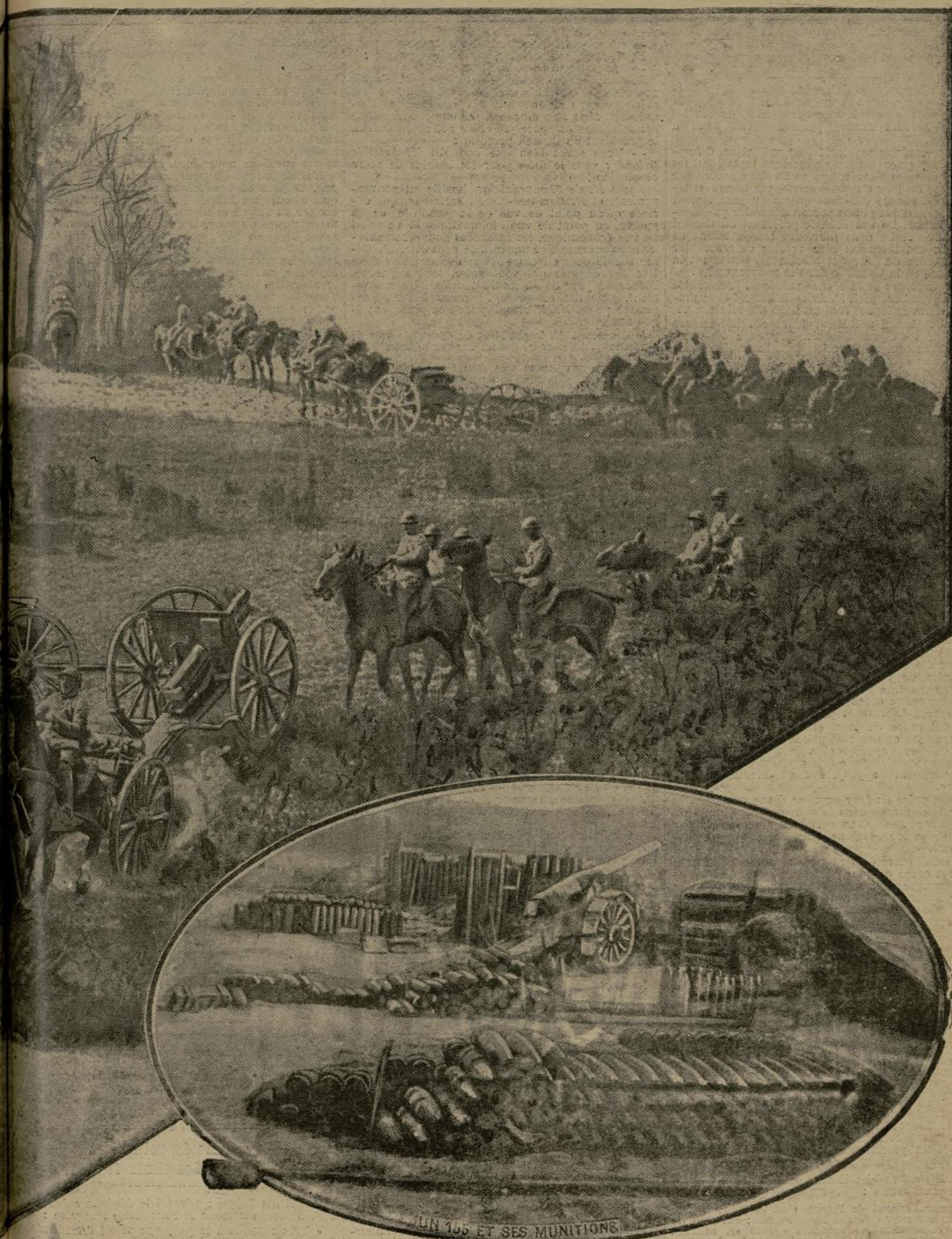
Avec nos artilleurs sur le front — Vers la ligne de bataille



LA TOILETTE D'UN 155



BATTERIE D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE ALLANT PRENDRE POSITION



UN 155 ET SES MUNITIONS

Les nouvelles phases de la guerre nous apportent l'enseignement, quotidiennement confirmé, que l'artillerie doit tenir, dans la guerre moderne, le rôle décisif. Le gigantesque effort accompli par les Alliés depuis deux ans a permis d'opposer aux canons allemands, plus redoutable encore, une armée de pièces puissantes qui, tant sur le front de la Somme qu'à Verdun et qu'à l'Est, ont pu faire sensiblement reculer l'ennemi. Mais les ressources d'artillerie dont dispose l'Entente ne cessent de s'accroître et, au printemps prochain, notre

La Chambre accorde par 344 voix contre 160 sa confiance au gouvernement

La dixième séance du comité secret a été relativement calme. Sur le coup de 4 h. 30, en effet, les portes se rouvraient, hier après-midi, devant les journalistes. La séance publique était fixée à 5 heures.

Et les couloirs reprirent leur animation. On apprit ainsi qu'en dépit de plusieurs tentatives les divers groupes n'avaient pu se mettre d'accord sur un ordre du jour unique, accepté par le gouvernement. Et, comme dix-neuf ordres du jour étaient déposés, le débat public promettait d'être passablement animé. De son côté, le président du Conseil avait manifesté, dans plusieurs conversations de couloir, son intention bien arrêtée de n'accepter qu'un ordre du jour qui affirmerait nettement la confiance de la Chambre dans le gouvernement.

A l'ouverture de la séance publique, l'Assemblée est au grand complet. M. Aristide Briand et la plupart de ses collègues sont au banc des ministres.

M. Deschanel, président, donne aussitôt lecture des ordres du jour déposés. Il y en a dix-neuf. Mais deux seulement retiendront l'attention de la Chambre : celui de M. André Tardieu ainsi conçu, et sur la priorité duquel on va se prononcer en premier lieu :

La Chambre, se plaçant en présence des faits, constatant les conséquences militaires, diplomatiques et économiques de la politique d'imprévoyance et de faiblesse du gouvernement, et résolue à réaliser par une direction de la guerre qui réponde à l'effort de l'armée et du pays les conditions de la victoire, passe à l'ordre du jour.

L'autre, présenté par M. Babaud-Lacroze, est rédigé en ces termes :

La Chambre, prenant acte des déclarations du gouvernement sur la réorganisation du commandement, approuvant sa résolution de concentrer, sous une direction restreinte, la conduite générale de la guerre et l'organisation économique du pays ;

Confiant en lui pour faire, en plein accord avec les alliés, les sacrifices et les efforts communs, reconnus indispensables pour arriver, par une énergie redoublée, à la victoire définitive ;

Et, repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

La lecture des ordres du jour achevée, M. Aristide Briand, président du Conseil, se lève :

— Après de longs débats, au cours desquels dit-il, ont été échangées toutes les explications susceptibles de permettre à la Chambre de former son jugement, le gouvernement déclare ne pouvoir accepter qu'un ordre du jour : celui proposé par M. Babaud-Lacroze et plusieurs de ses collègues.

« Cet ordre du jour, en effet, prend acte des déclarations et des résolutions du gouvernement, soit qu'elles s'appliquent à la réorganisation du commandement, soit qu'elles visent à l'action du gouvernement appliquée aux directions de la guerre.

« Cet ordre du jour exprime d'une manière très nette la confiance dans le gouvernement, qui en a absolument besoin, au sortir de ces débats, pour remplir sa lourde tâche avec toute l'autorité nécessaire. »

Il est dès lors évident que la bataille s'engagera sur cet ordre du jour. Mais la Chambre doit, auparavant, se prononcer sur la priorité demandée pour l'ordre du jour de M. Tardieu, qui a été déposé le premier. Et c'est, à la tribune, le défilé des orateurs qui viennent expliquer leur vote.

Socialiste minoritaire, M. Mistral (Isère), demande au président du conseil de dissiper les équivoques nées de paroles qu'il estime imprudentes :

De l'autre côté, dit-il, le chancelier ne manque pas une occasion de dire : « Nous sommes toujours disposés à la paix. » (Bruit.)

On dit que si la guerre se prolonge la responsabilité n'en incombe pas à l'Allemagne. (Protestations.) C'est certainement un mensonge. (Vifs applaudissements.) Mais les apparences plaident en faveur de la thèse allemande. (Protestations.)

M. Mistral estime, en effet, que le pays a été douloureusement inquiété par les dernières déclarations du président du conseil de Russie.

— Je ne sais, dit-il, ce que vaut l'affirmation de M. Trépoiff lorsqu'il dit que les prétentions de la Russie ont été ratifiées par les traités.

— C'est parfaitement vrai, crie M. Franklin-Bouillon.

M. Mistral précise le sens qu'il donne aux mots « Jusqu'au bout » :

Chasser l'ennemi de France, c'est entendu ! Libérer le peuple martyr qu'est la Belgique, oui ; elle nous est aussi chère dans ses sacrifices que le sol national. (Vifs applaudissements.) Le président du Conseil a parlé l'autre jour de paix organisée. Des ministres anglais en ont parlé. Cette idée a hanté le cerveau du chancelier d'Allemagne. (Bruit.) Nous sommes pour ces garanties, pour l'institution d'un organisme international et de sanctions pour régler les conflits entre les Etats. Nous sommes disposés à renouer devant ce tri-

bunal suprême les questions litigieuses qui prolongent inutilement la guerre.

Des mouvements divers accueillent ces déclarations. Mais voici M. Chaumet qui réclame un gouvernement de guerre.

— Où est-il ? lui demande-t-on.

Et M. Barthe de s'écrier, à l'extrême-gauche :

— Les intrigues qui recommencent !

M. Chaumet reproche au gouvernement d'avoir nourri le pays d'illusions et de l'avoir chloroformé, et de prendre aujourd'hui des mesures qui l'inquiètent, sans être efficaces. Comme il ajoute que ces méthodes ont paralysé notre action en Orient, le président du Conseil proteste :

— Vous savez bien que non, dit M. Aristide Briand : vous le dites pour les besoins de votre conclusion !

Après M. de Chappedelaine, hostile au gouvernement, et M. Compère-Morel, socialiste, qui déclare qu'au point de vue de la conduite de la guerre, au point de vue diplomatique et au point de vue économique, les méthodes gouvernementales nous ont amenés à une faillite complète, M. César Ossola donne lecture d'une déclaration collective des députés qui vont voter, tout à l'heure, l'ordre du jour de M. André Tardieu. Un mouvement, puis des clameurs furieuses à l'extrême-gauche : c'est M. Millerand qui, de sa place, explique son vote.

Je donnerai à M. le président du Conseil le vote de confiance qu'il demande, déclare l'ancien ministre de la Guerre.

Une seule question se pose devant nos consciences : A l'heure où plus que jamais il est nécessaire, je ne dis pas de donner au pays l'exemple — il n'en a pas besoin — mais de comprendre et de suivre les leçons de calme, de sang-froid, de maîtrise de soi qu'il nous donne, une crise ministérielle subite, une rupture éclatante entre la Chambre et le gouvernement succédant au mystère prolongé du comité secret, un tel événement se produisant dans de telles conjonctures est-il de nature à servir les intérêts de la France, à fortifier nos chances de victoire ? Je suis convaincu du contraire !

M. Millerand ajoute qu'il a tenu à s'expliquer en séance publique, le comité secret n'étant pas fait pour des débats de ce genre :

Il serait inadmissible, dit-il, que les intérêts vitaux du pays, relatifs aujourd'hui à la guerre, dans quelques mois peut-être relatifs à la paix, fussent discutés et engagés dans l'ombre, hors de la vue et du contrôle de la nation, sans publicité, c'est-à-dire sans responsabilité. (Applaudissements au centre et à droite.)

Malgré les interruptions et les apostrophes de quelques députés, qui paraissent nourrir à son égard une aversion particulière, l'ancien ministre de la Guerre ne perd pas une seconde son sang-froid. M. Noulens intervient ensuite, au nom du groupe radical et radical-socialiste, pour déclarer que ce dernier, dans un souci d'union sacrée, laisse à chacun de ses membres le soin de voter suivant sa conscience ; M. Renaudel déclare qu'avec un certain nombre de ses amis socialistes il votera pour le gouvernement, tout en persistant à demander la réunion de l'Assemblée nationale, afin que le resserrement de l'autorité gouvernementale se fasse suivant une formule constitutionnelle.

M. Charles Bernard veut aussi parler, mais la clôture est prononcée et les urnes circulent.

Après pointage, la priorité est refusée, par 395 voix contre 117, à l'ordre du jour de M. André Tardieu.

La première partie de l'ordre du jour de M. Babaud-Lacroze est adoptée à mains levées ; le second paragraphe, impliquant la confiance, par 344 voix contre 160.

L'ensemble de l'ordre du jour est voté à mains levées.

Séance cet après-midi pour les douzièmes.

Léopold Blond.

Nouvelles parlementaires

La suspension des droits de douane sur les fontes, fers et aciers.

M. Fernand Engerand, député du Calvados, a déposé hier une proposition de loi ayant pour objet de suspendre les droits de douane sur les fontes, fers et aciers.

Cette proposition est basée sur la nécessité de constituer des stocks de matières premières pour notre construction de guerre et sur l'obstacle qu'y apporte le maintien de droits de douane, dont le coefficient de protection est de 30 à 50 0/0.

La surveillance du blocus

La commission des douanes de la Chambre a chargé M. Sibille de présenter en son nom, au moment de la discussion des douzièmes, des observations sur l'insuffisance des traitements des préposés des douanes, l'état de choses actuel pouvant, à son avis, avoir les répercussions les plus fâcheuses pour l'application régulière des tarifs douaniers.

Elle a adopté, d'autre part, les conclusions du rapport présenté sur la proposition de résolution de M. Barthe visant une observation plus stricte et plus régulière des règles du blocus à l'égard des commerçants étrangers résidant en France qui profitent de notre hospitalité pour ravitailler l'ennemi.

Le pain des anémiques Les pilules Pink

Ah ! si les anémiques pouvaient se nourrir comme les bien portants, ce serait parfait. Malheureusement, c'est ce qu'ils ne font pas, puisque qui dit « anémie » dit « dénutrition ». Mais ils n'ont qu'à bien manger, à réparer leurs forces en faisant de la suralimentation, direz-vous. Il n'y a pas moyen, parce que les organes de l'anémique sont dans un tel état d'apathie qu'ils ne travaillent pas, ils dorment. Que voulez-vous que fasse l'estomac d'un anémique d'une grande quantité de nourriture ? Il ne l'assimilera pas et l'anémique, même gorgé de nourriture, crèvera de faim.

L'aliment tout d'abord indispensable à l'anémique, le pain de l'anémique, sera un médicament qui, comme les Pilules Pink, aura le pouvoir de donner du sang à celui qui en manque. Lorsque le malade aura du sang, le reste ira tout seul. Vous savez bien, en effet, que c'est du sang qui coule dans les veines que l'organisme tire toute sa vitalité. La nourriture, en fournissant au sang ses éléments, entretient cette vitalité, qui ne peut se transmettre, par conséquent, que s'il y a du sang. Tous les malades qui ont pris les Pilules Pink ont très bien senti tout cela. Au bout de quelques jours, sans qu'ils aient fait autre chose que de prendre deux ou trois pilules chaque jour ils éprouvent une impression de chaleur et de bien-être et ils se sentent de l'appétit. De ce jour leur état s'améliore grandement parce que le rythme des échanges nutritifs est retrouvé. Puis, les malaises disparaissent et c'est fini.



M^{me} LABOUTIQUE

Nos malades disent comme nous. Voici la lettre de Mme Laboutique, une brave fermière de Champguyon, par Esternay (Marne) :

« J'ai été bien heureuse de trouver vos Pilules Pink pour me redonner des forces et de l'appétit. J'étais si affaiblie, si anémique, que je ne pouvais plus faire mon ménage et que j'avais été obligée d'abandonner des travaux que j'avais entrepris à la campagne. J'ai été si contente de vos pilules que je les ai conseillées à une de mes voisines qui était très anémique. Il y a quelques jours je suis allée m'informer de sa santé et voici ce qu'elle m'a répondu : « Je ne sais pas si ce sont les Pilules « Pink qui me font manger, mais je ne peux plus attendre l'heure des repas. »

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, neurasthénie. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Balbu, Paris : 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

AU SÉNAT

Après avoir pris en considération une proposition de loi de M. Chauveau, ayant pour objet de faciliter le remembrement de la propriété rurale, le Sénat a renvoyé, hier, à sa commission le projet de loi relatif à la répression de la désertion et de l'insoumission dans l'armée de terre.

Un télégramme du roi Albert à l'Académie française

Le roi des Belges a adressé la dépêche suivante à M. Brieux, directeur de l'Académie française :

« Très sensible à la part que prend l'Académie française au deuil de la Belgique pleurant le grand poète et patriote Emile Verhaeren, je vous prie, Monsieur le directeur, de vouloir bien être auprès des membres de l'illustre assemblée l'interprète de ma profonde gratitude.

« Signé : ALBERT. »

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Ayuntamiento de Madrid

LES CONTES D'EXCELSIOR

Pas de chance!

Quand Isidore Plumet atteignit l'âge d'homme, il portait la marque indélébile qui distingue ceux qui sont nés sous une mauvaise étoile. Son air las et résigné, sa démarche hésitante, son regard clignotant, ses gestes réflexes de défense, semblables à ceux des enfants souvent battus, le désignaient comme l'éternelle victime des événements et des hommes. De fait, il était poursuivi, depuis sa prime jeunesse, par une infatigable malchance. Ses malheurs, au surplus, n'avaient point ce caractère de grandeur tragique qui donne à une existence humaine une couleur poétique et permet d'invectiver contre le Destin, ce qui aurait rendu Isidore Plumet infiniment plus intéressant, aux yeux de ses contemporains et de ses contemporaines.

Les disgrâces qu'il avait subies étaient, au contraire, de ces humbles disgrâces de tout le monde, dont aucune en particulier n'eût été accablante, mais dont l'ensemble constituait un pesant fardeau.

Dans son enfance, il n'avait échappé à aucune des maladies puériles qui sont la terreur des mères : coqueluche, rougeole, croup, l'avaient tour à tour terrassé. Etant adolescent, il avait régulièrement échoué à ses examens, en dépit d'une préparation méthodique, d'un travail opiniâtre et d'une compréhension assez vive. Ce fut à cette époque de sa vie qu'il prit l'habitude de prononcer, à chaque déception nouvelle : « Je n'ai pas de chance... » Le ton d'humilité morne de sa voix, tandis qu'il faisait cette constatation, et le pâle sourire qui essayait de masquer un dépit profond étaient déjà lamentables. Ils le devinrent plus encore, quand Isidore Plumet, adulte, apprit que son patrimoine était réduit à néant par des spéculations malheureuses et qu'il ne devait compter, pour vivre, que sur son travail.

Il fit alors partie de l'innombrable légion des bureaucrates râpés et piteux, qui font des chiffres, du matin au soir, dans des locaux insalubres, et dont l'avenir, semblable au présent, est voué à une inéluctable médiocrité. Il porta des manches de lustrine, des cols en celluloid et fréquenta d'in vraisemblables gargotes. Puis, alors qu'il se croyait tout à fait résigné à son sort et qu'il défiait la destinée de lui porter de nouveaux coups, voici qu'Isidore Plumet devint amoureux...

Naturellement, celle dont Isidore Plumet devint amoureux était aussi éloignée de lui que si elle eût habité une autre planète. Il était pauvre, mal habillé, plutôt laid, un peu chauve et déjà bedonnant; elle était riche, fine, jolie, élégante et svelte. Et Isidore Plumet, bien qu'il eût soupité, en guise de renonciation : « Je n'ai pas de chance... » se prit à rêver qu'il était transformé subitement en héros de roman, et qu'il pouvait ainsi épouser Germaine.

Or, la guerre survint, qui bouleversa tant d'existences, et Isidore, tout en tressaillant du grand frisson d'enthousiasme qui donna, lors de la mobilisation, une âme unique à tous les Français, connut aussi un sentiment plus personnel, fait d'espoirs imprécis, d'ambitions inexprimées : pendant une guerre, les occasions ne manquent pas de se conduire en héros et de se signaler ainsi à l'attention attendrie d'une jeune fille, si supérieure que soit sa situation dans le monde...

Mais le soldat Plumet eut tôt fait de se convaincre que la victoire, dans la guerre moderne, est faite de dévouement collectif, anonyme, continu, bien plus que d'actions individuelles éclatantes. Il apprit, comme tant d'autres, que la patience est parfois plus méritoire que le courage, et qu'il est plus malaisé de « tenir » dans la tranchée que d'aller à l'assaut. Lorsqu'il se vit, tout couvert de boue, avec le casque déformé par les chocs, la capote souillée, sous une peau de mouton malodorante, le visage envahi par la barbe et par la crasse, il connut qu'un « poilu » n'a rien d'un héros de roman et que la guerre, comme la vie ordinaire, comporte plus de misères prosaïques que de catastrophes épiques. Et il comprit qu'il fallait se donner tout entier au pays, sans arrière-pensée de récompense glorieusement acquise et que les occasions de mourir obscurément au fond d'un trou fangeux étaient les plus nombreuses...

Néanmoins, tant l'espoir est tenace dans un cœur amoureux, Isidore Plumet, à tout hasard, écrivit, la veille d'un assaut, à l'adresse de Germaine, une lettre — la première — où il exprimait tout ce qu'il n'aurait osé dire par la voix.

« Demain, songeait-il, je veux me distinguer tout spécialement; après quoi, si je suis encore de ce monde, j'enverrai cette lettre. Si je suis tué, on la trouvera sur moi; on la fera parvenir, et Elle saura au moins que je l'aimais... »

Isidore Plumet, ayant fait des prodiges, fut trans-

porté, mortellement blessé, au poste de secours. Là, son capitaine vint le voir, lui promit la médaille militaire et la croix de guerre. « Vous enverrez la médaille et la croix, avec cette lettre, à l'adresse qui est marquée là... », soupira faiblement Isidore, avant de rendre l'âme.

Mais il était écrit qu'Isidore Plumet serait poursuivi par la malchance, jusque dans la mort. Le capitaine fut tué le jour même; Isidore ne fut pas cité; la lettre disparut; Germaine ne sut jamais qu'on l'avait tant aimée...

Léon Groc.

LA CRISE DU CHARBON

Le projet du conseil municipal

C'est aujourd'hui que le conseil municipal est appelé à donner son approbation au projet de distribution de charbon qu'a établi le rapporteur de sa commission : M. Fiancette.

M. Fiancette propose de prélever 80.000 tonnes sur les stocks de la Ville pour les distribuer aux allocations militaires, aux assistés obligatoires, aux familles nombreuses et aux bénéficiaires de secours.

Un second prélèvement de 30.000 tonnes serait mis en vente, à prix réduit, dans les chantiers de la Seine, mais, seules en bénéficieraient les personnes admises aux distributions directes, celles dont le loyer n'excède pas 500 francs et toutes les familles dont la situation, après enquête, aura été reconnue intéressante.

D'un autre côté, à la demande de l'administration municipale, les compagnies d'électricité étudient les moyens de réduire les consommations particulières d'électricité, et le problème de la consommation du gaz se pose aussi à l'administration, tant les réserves en charbon de la Compagnie concessionnaire s'épuisent avec rapidité, par suite de l'insuffisance des arrivages.

Diverses questions seront sans doute posées à ce sujet au cours de la séance du conseil municipal.

M. CLAVEILLE A SAINT-NAZAIRE

NANTES, 7 décembre. — M. Claveille, directeur général des Transports, est arrivé hier à Saint-Nazaire, venant de Nantes. Il était accompagné de M. Chargeraud, directeur de la navigation, et de nombreuses personnalités.

Après avoir inspecté les bassins et les voies ferrées, M. Claveille a été reçu à la Chambre de commerce, et, au cours de la réunion, a préconisé une série de mesures destinées à réaliser des économies et à donner, autant que possible, une solution à la crise des transports qui sévit actuellement dans notre région.

A son départ pour Paris, M. Claveille a été salué par le colonel Kauffmann, chef du génie à Nantes, par les commissaires militaires des gares de Nantes et Saint-Nazaire, ainsi que par les chefs de service de la Compagnie d'Orléans et du réseau de l'Etat.

LA CRISE DU LAIT

Un peu partout la taxation du lait a été tenue pour lettre morte par un certain nombre de laitiers.

A La Rochelle, une cinquantaine ayant refusé de continuer leurs livraisons ont déterminé le préfet à déléguer leur manœuvre au procureur de la République. Ils se sont, d'ailleurs, empressés d'exprimer leurs regrets, arguant de leur ignorance de la loi, en dépit du vieux adage juridique.

A Belley (Ain), à Lyon, à Chalon-sur-Saône, à Bordeaux, etc., le tribunal correctionnel a condamné à l'amende et à la prison ceux qui compensaient l'application de la taxe par un mouillage allant de 10 à 52 0/0.

La guerre à l'alcool

La section des infirmières et des infirmiers des asiles du syndicat central des travailleurs municipaux et départementaux de la Seine vient d'émettre un vœu contre l'alcoolisme.

Les infirmières et les infirmiers demandent la suppression de la consommation de l'alcool qui devrait être réservé aux besoins de la défense nationale, de l'industrie et de la pharmacie.

Remise de décorations

Une prise d'armes a eu lieu, hier après-midi, à deux heures, dans la grande cour d'honneur des Invalides. Le général Cousin a remis, avec le cérémonial d'usage, un certain nombre de décorations, croix de guerre et médailles militaires, à des officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués au cours de récents combats.

Les honneurs militaires étaient rendus par un bataillon et la musique du 238^e territorial et par une compagnie de fusiliers marins.

La franchise militaire postale

Le ministre de la Guerre rappelle, à la demande du ministre du Commerce, que le bénéfice de la franchise postale militaire s'applique exclusivement aux militaires et marins mobilisés et qu'en aucun cas le personnel féminin employé dans les services et établissements militaires ne peut bénéficier de cette franchise.

TRIBUNAUX

Le poilu et son lièvre

Le poilu Jean Gazeau, venu en permission à Cléry, avait obtenu du maire de l'endroit l'autorisation de chasser les lièvres qui détruisaient ses semailles, car le poilu est doublé d'un agriculteur.

Le 13 octobre dernier, il regagnait le front tout joyeux, car dans sa musette il emportait un lièvre tué la veille :

— Voilà, pensait-il, qui va joliment améliorer la poquette de l'ordinaire.

Mais, comme il traversait Paris, une désagréable surprise l'attendait à la descente du train. Un employé d'octroi saisit le lièvre et verbalisa pour fraude en invoquant une ordonnance du préfet de police n'autorisant l'entrée à Paris que de gibier pesant un minimum de 6 kilos. Or, la prise du poilu ne pesait que 3 kil. 500.

Hier, Jean Gazeau comparait donc devant la dixième chambre correctionnelle.

Le tribunal jugea que, s'il y avait des ordonnances prohibitives, il y a vait aussi le bon sens; aussi acquitta-t-il le poilu.

Le torpillage du croiseur "Le-Rigel"

TOULON, 7 décembre. — Un conseil de guerre spécial s'est réuni ce matin pour juger le capitaine du frégate Vandalier, qui commandait le petit croiseur *Le-Rigel* lorsque ce navire fut attaqué, le 2 octobre dernier, vers 10 h. 45 du soir, par un sous-marin ennemi et coulé.

En raison du grade de l'officier supérieur poursuivi, c'est le contre-amiral Sagot-Duvaurois qui préside les débats. Six témoins doivent être entendus.

Le président, après les formalités habituelles, requiert le huis clos pour une grande partie des débats.

Il en est ainsi ordonné.

Encore la morphine

DJON, 7 décembre. — Le tribunal correctionnel vient de condamner M. Auguste Bounissol, pharmacien à Nice, à un mois de prison, sans sursis, 100 francs d'amende et 15.000 francs de dommages-intérêts pour vente de morphine sans ordonnance régulière.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Les fumeries d'opium

M. Boucard, juge d'instruction, vient de renvoyer devant le tribunal correctionnel M. Jean Guitry sous l'inculpation de détention d'opium.

FAITS DIVERS

DÉPARTEMENTS

La morphine. — LYON. — Un pharmacien de Lyon a fait mettre en état d'arrestation un jeune homme de seize ans qui tentait de se faire délivrer de la morphine à son officine au moyen d'une ordonnance truquée.

L'alcool tue. — QUIMPERLÉ. — S'étant enivré au point de ne plus pouvoir guider sa marche, Jeanne Le Gall, cinquante-huit ans, a été trouvée morte, le visage baignant dans l'eau d'un fossé, sur le chemin de Concarneau.

Incendie dans un arsenal. — TOULOUSE. — La nuit dernière, un violent incendie a éclaté à l'arsenal de Toulouse dans un pavillon servant de magasin de sellerie. Grâce aux mesures de secours prises immédiatement, l'incendie a été circonscrit et tout s'est borné à des dégâts matériels. Aucun atelier de fabrication n'a été atteint.

LA NEIGE

La majeure partie du Midi, du Sud-Ouest et du Sud-Est de la France est sous la neige.

A Lyon, le trafic des tramways et des cars a été interrompu. A Chambéry, la circulation n'est possible qu'en traîneau. A Toulouse, la neige tombe en abondance. A Albi, pour la première fois, la neige a fait son apparition dans la région. Partout le froid est vif dans des contrées où la température reste clémente pendant la mauvaise saison.



PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à

EXCELSIOR

qui vous les rétribuera

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Quand je pense que quelques écrivains — je ne parle pas des universitaires qui, sauf d'estimables exceptions, n'ont pas compris grand-chose aux classiques, pour eux du *passé mort*! — que des critiques dramatiques ont osé écrire que Corneille n'avait pas su lire au fond de l'âme de la femme et traduire ses passions sur le théâtre!... Qu'ils viennent donc à l'école à la Comédie-Française. Nul d'entre eux, après une représentation comme celle de *Cinna*, à la matinée d'hier, ne songera à nier tout ce qu'il y a d'émotion, de tendresse et d'amour dans le personnage d'Emilie.

Emilie passe aux yeux de beaucoup de lecteurs pour une sorte de virago assoiffée du sang d'Auguste. Allez voir Mme Weber; dès les premiers mots, vous serez étonnés et ravis de trouver une femme inquiète, ardente, et, par-dessus tout, follement éprise de Cinna.

J'aime encore plus Cinna que je ne hais Auguste.

C'est sur ce vers du monologue qui ouvre la pièce, que Mme Weber construit son rôle tout entier. Et cette passion s'exprime par la vivacité et l'angoisse de ses éraintes quand elle croit Cinna en péril.

Au troisième acte, elle l'exécute furieusement, c'est vrai... *parce qu'il résiste* — et c'est bien féminin! Mais lorsqu'il est parti pour accomplir l'acte, comme elle s'alarme! Avec quels déchirants sanglots elle crie :

Qu'il achève, et dégage sa foi,

Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

Albert Lambert fils — bien qu'un peu mou et incolore dans le récit qu'il « déblaye » un peu trop — Silvain, Leitner et Mlle Madeleine Roch contribuent à former un merveilleux ensemble.

Emile Mas.

UNE REVUE A LA PIE QUI CHANTE

La Pie qui Chante, bousculant un peu nos connaissances en topographie parisienne, continue la tradition des cabarets montmartrois. Si cet établissement ne garde du cabaret ni le désordre intime, ni la fumée abondante, ni les colonnes de soucoupes, il reste, en effet, fidèle à la chanson; mais, pour ne pas s'enfermer dans les limites d'un traditionalisme trop exigü, les chansonniers : M. Pénitent, G. Secrétan, Ch.-A. Abadie, L. Paco et Enthoven, en l'absence de M. Charles Fallot, mobilisé, font une place à la revue qui ouvre toutes grandes les portes de la fantaisie.

Donc, après avoir entendu, outre ceux que nous venons de nommer, la divette Marie Stelly et le dessinateur Georges Gros — dont la verve mordante égale l'agilité du fusain — forcé nous a été d'applaudir la *Revue en velours*, de MM. Lucien Boyer et Balthille Henri, qui nous change de la revue à grand spectacle. Cependant que Mlle Marise Fairy et Maud Avril incarnent la valse française, Mlle Lilian Grey symbolise le *Chic* (un mot allemand devenu depuis tant d'années si parisien!), et Mlle Rita Poncet réalise un type d'Eve de la capitale qui n'a presque rien de conventionnel. MM. Urban, en *Cercle rouge*, Arley, en *Masque aux dents blanches*, Lerner, enfin, en *Wellington*, jouent à cache-cache et à saute-mouton dans les jardins toulus de l'actualité, dont quelques allées restent ouvertes au public. — P. B.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 8 DÉCEMBRE 1916

41

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE II

Perraud, dont les yeux lançaient du feu, ne faisait plus un geste, ne bougeait plus.

Elle avait reculé d'un pas.

Il y eut entre eux un silence.

Alors, lui, dans un éclat de rire :

— Vous excusez tout ça, j'espère, madame... Mettez-vous à ma place... Vous n'en diriez pas autant? Je suis coléreux, mais je sais me taire quand on ne m'excite pas... Vous, tenez votre place, moi, je tiens la mienne... Je parie que, maintenant, il n'y aura plus jamais rien entre nous... rien de rien!... Je ne penserai même plus que vous avez voulu marier Mlle Ghislaine... Il s'en est fallu de quarante heures pour...

— Pour qu'elle soit aujourd'hui à Berlin à attendre son mari, acheva la Mrs Clearck d'avant guerre.

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

La mort d'un wagnérien. — On annonce d'Amsterdam que le docteur Hans Richter, directeur des représentations de Wagner, vient de mourir à Bayreuth, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Il avait dirigé les premières représentations de la *Tétralogie* en 1876, sous les yeux de Richard Wagner.

Hans Richter vint diriger plusieurs fois à Paris l'orchestre Colonne. Sa manière de conduire passait pour la plus conforme aux intentions de Wagner.

ATTRACTIONS -- CINEMAS

A L'OLYMPIA. — Aujourd'hui, renouvellement du programme. Citons : le comique Chevalier, retour de captivité chez les Boches; *the Good Luck Girl*, venue spécialement de New-York pour débiter à l'Olympia; *Lucy Derymon*, les cinq Altès, Mmes P. Maran et P. Mainlenon; capitaine Nelly et Violet, Nocellotti et son chien Frascoja, Richardini, Colman et Alexandra, Dranton Shaw, etc. Tous les jours, matinée (aut. 1 fr.) et soirée : 1, 2 et 3 francs.

UNE SEMAINE DE GALA AU GAUMONT-PALACE :

« L'AIGLON » ; « LES AILES BRISÉES »

La seconde et dernière partie de *L'Aiglon* est projetée avec une adaptation musicale impeccable.

Après l'immense plaine de Wagram, le cadre somptueux d'une cour lointaine nous fait assister à la fin si douce du « pauvre enfant » de l'Empereur.

Outre quelques fantaisies comiques, une attraction, des actualités et un film sur la guerre en Serbie, le programme comprend le *Drame d'une vie*, belle pièce d'amour, interprétée par Léda Gys, au milieu d'un décor exotique, pittoresque et médiéval.

La projection commencera à 8 h. 15 précises.

Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

OMNIA-PATHE

Cette semaine, programme excellent : un grand drame : *Nemrod et Co*, d'après le roman de Georges Ohnet; une scène comique avec Max Linder : *Max fait de la photo*; une comédie dramatique : *Sabine*, avec Nadjerkovska; le cinquième épisode du *Masque aux Dents blanches* et un Prince très extraordinaire dans *Rigadin a tué son frère*. Enfin, des vues de guerre et des actualités militaires.

VENDREDI 8 DÉCEMBRE

Aujourd'hui, relâche pour tous les théâtres.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *ça gaze*. (Téléph. Roquette 30-12). Olympia (Gul. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 heures, *L'Aiglon* (suite et fin); *le Drame d'une vie*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Nemrod et Co*; *Max fait de la photo* (Max Linder); *le Masque aux dents blanches*; des vues de guerre.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui vendredi 8 décembre, à 2 h. 1/2 : la *Renaissance physique*, conférence par M. Edouard Herriot, sénateur du Rhône, maire de Lyon.

Demain 9 décembre, à 5 h. 1/2, Collège libre des Sciences sociales, troisième conférence : *L'Architecture rationnelle*, par M. P. Vorin, architecte. — La conférence de M. Gustave Kahn est renvoyée au 6 janvier.

Communiqués

Dimanche 10 décembre, à 2 heures, aura lieu dans la salle du Foyer du Soldat de Paris, 74, rue du Temple, une matinée au bénéfice de l'œuvre, avec le concours de M. V. V. et de Mme Mathilde Cossat, de l'Opéra; Mme Lherbay, de la Comédie-Française; MM. Paul Rameau et Armand Gauley, de l'Odéon; Edmond Teulet, etc.

— C'est ma foi vrai, prononça Perraud d'un air convaincu.

Et il se rapprocha du lit.

Deux yeux bien ouverts s'attachèrent aux siens : les yeux du « petit cousin Delleville ».

Il éprouva une émotion intense.

Ces yeux-là parlaient...

Les paupières se refermèrent lentement; elles étaient closes quand la comtesse Litteulf arriva poser ses bras croisés sur le panneau en cuivre, au pied.

Elle demeura là un assez long moment.

Le garde se rasseyait en montrant à son chien, qui y retourna, le coin de la chambre où il lui permettait de se tenir.

L'infirmière consulta la montre-bracelet de son poignet.

— Il me semble, dit-elle, que j'entends l'auto qui vient me reprendre... Je crains que Mlle de Saint-Priest ne soit plus longtemps à Sedan qu'elle n'y comptait... Vous lui ferez cette commission : comme il n'est pas admissible que le major ou moi nous nous dérangions uniquement pour un blessé, nous lui en renverrons d'autres, dès demain... Si elle a refusé des Allemands, elle ne refusera pas des Français.

— Pour ça non... C'est convenu, du reste; nous avons, aux Trois-Etangs, en tout une douzaine de lits.

— Je sais; mais je ne vous promets pas la douzaine d'hommes.

— Ce que vous voudrez, madame.

— Et je prendrai mes quartiers d'hiver ici... C'est-à-dire que j'y coucherai; j'ai besoin de repos, j'ai en ce moment à Sedan, une aide qui me vaut, je serai parfaitement tranquille... Et, loin de mes hôpitaux, je me trouverai bien forcée d'en prendre, du moins la nuit.

— A moins qu'on ne vous dérange ici... s'il y avait un cas qui embarrasse Mademoiselle.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui vendredi, fête de l'Immaculée Conception; demain, Sainte Léocadie.

A 2 heures. — Vente de charité de l'Union des Femmes de France, ministère des Travaux publics; — Vente de charité au profit de l'œuvre des hôpitaux militaires, 15, place Vendôme; — Vente de charité au bénéfice des Artistes et des pauvres de Montmartre, 14, passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts.

BIENFAISANCE

— Dimanche, lundi, mardi, 10, 11, 12 décembre, aura lieu, à la salle Saint-Germain, 274, boulevard Saint-Germain, la vente de bienfaisance faite au profit de l'Association nationale des Orphelins de la Guerre (siège social : 40, quai d'Orléans), dont le produit est destiné à l'arbre de Noël des 2,500 petits orphelins recueillis par l'œuvre.

— La Ligue nationale pour le relèvement des Industries rurales et agricoles annonce sa grande Exposition-Vente de Priétemps, qui aura lieu du 11 au 23 décembre inclus, de 2 à 6 heures, 35, rue Vanneau.

Dentelles et broderies de Bretagne, d'Anvers, de Bresse, de Saintonge, du Jura, des Vosges, Valenciennes du Nord; Binches, dentelles de Tunisie, d'Algérie, lingerie, jouets, etc.

MARIAGES

— Hier, jeudi, a été célébré dans l'intimité, à l'église Saint-Honoré d'Eylau, le mariage de Mlle Suzanne Brach avec le lieutenant Pierre-Léonard Pardiou, pilote aviateur, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la croix de guerre avec palmes.

Les témoins étaient : pour la mariée, M. Louis Barthou, ancien président du conseil, et M. Léon Renault, officier de la Légion d'honneur; pour le marié, le capitaine Loubignac, de la direction de l'Aviation, et le comte de Castelbajac, lieutenant au 11^e dragons.

La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Mac, ancien aumônier de la marine, chevalier de la Légion d'honneur.

— En l'église de la Madeleine a été célébré, dans l'intimité, le mariage du docteur de Serbonnes, actuellement mobilisé, avec Mlle Madeleine Leclerc.

DEUILS

Nous apprenons la mort : De M. Edmond Ployer, ancien

bâtonnier, décédé, âgé de soixante-quatorze ans, en son domicile, boulevard Haussmann;

Du baron Marochetti, ancien ambassadeur d'Italie à Pétersbourg, commandeur de la Légion d'honneur, grand-croix des Saints-Maurice et Lazare, grand-croix de la Couronne d'Italie, décédé à quatre-vingts ans, en son domicile, rue de Lübeck, 27;

De M. Daniel Peyrot, ancien auditeur au conseil d'Etat, décédé âgé de soixante-dix ans;

Du R. P. Héraudeau, de la Compagnie de Jésus, procureur de la mission de Maduré (Indes), décédé à soixante-dix ans, 19, rue Oudinot;

De M. Ernest-Napoléon Barvisier, chef de bataillon en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-deux ans;

Du colonel de Gourville, décédé à quatre-vingt-treize ans, à la Rochelle.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : les lieutenants de vaisseau Antoine, d'un torpilleur à Toulon; Weverbergh, d'un torpilleur à Brest; Paurle, d'un torpilleur à Dunkerque; les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe Corlieu, d'un torpilleur à Dunkerque; Hennique, d'un torpilleur à Cherbourg; Mauconduit, d'un torpilleur à Toulon.

— Je serai à sa complète disposition... Si elle ne soigne pas les Allemands, je ne me refuse pas à soigner les Français.

— Je n'en doute pas... Mais elle, mon plus, ne refuse de soigner personne.

— Prévenez-la donc, n'est-ce pas ?

— Oui, madame... Je pense qu'elle ne tardera quand même pas à rentrer.

— Je m'en vais; à demain...

— Madame ne m'en veut pas ?

— De quoi ?

— De mon emportement de tout à l'heure.

Elle tamisa le jet fielleux de sa prunelle qui eut la langoureuse et trompeuse expression de celles du compagnon domestique à qui nous passons la main sur le dos, alors qu'il aiguise ses griffes.

Les yeux de chat, eût dit la petite Marguerite de Saint-Priest.

Et son visage témoignait d'une souffrance, qui surprit, en le laissant un instant perplexe — assez pour qu'elle pensât qu'il s'y laissait prendre — Perraud, l'honnête homme.

— Il est tout excusé... Personne ne vous a entendu... Et moi j'ai oublié... Au fond, vous avez raison; à votre place, je ne pourrais sans doute pas retenir ce que j'ai sur le cœur... Mon regret, mon chagrin — car mes devoirs de patriote, mon amour de mon pays ne m'enlèvent pas ma sensibilité de femme, ne détruisent en aucune façon mes impressions intimes — mon regret, mon chagrin, dis-je, sont de sentir qu'aux yeux d'une jeune fille comme Mlle de Saint-Priest je ne suis qu'une créature de mensonge, de duplicité... Et je ne puis même pas causer avec elle, comme je cause avec vous... A son âge, on est intransigeante... On ne comprend que sa propre mentalité... Mon cousin est un frère pour moi, nous avons été élevés ensemble... Il l'avait rencontrée dans un bal, il

La Bourse de Paris

DU 7 DECEMBRE 1916

Séance calme et plutôt lourde dans l'ensemble. On note toutefois, parmi les exceptions, une légère reprise des cuprifères, du Rio en particulier, qui passe à 1.780. De même, du côté de nos grands Chemins, le Nord finit en amélioration à 1.355 contre 1.335, l'Orléans à 1.020 au lieu de 1.015, et l'Ouest à 688 contre 685. Par ailleurs, nos rentes se retrouvent sans changement, le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 88. Aux fonds étrangers, le Russe 1891 est soutenu à 58, le 1896 à 53,95.

Toujours même attitude expectante des établissements de crédit. Irrégularité des lignes espagnoles : Nord-Espagne 429, Andalous 422.

En banque, les industrielles russes sont hésitantes.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70 ; Suisse, 114 1/2 ; Amsterdam, 238 ; Pétrograd, 171 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 86 ; Barcelone, 626.

METEAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 153 ; cuivre liv. 3 mois, 144 1/2 ; électrolytique, 163 1/2 ; étain comptant, 187 1/4 ; étain liv. 3 mois, 189 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 58 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 1/8.

Sauvez vos Cheveux

PAR LE

Pétrole HAHN

PRODUIT FRANÇAIS

Gros : F. VIBERT, Fab. LYON.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIÈRE

La Seule en TROIS COURBES
S'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE
qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or ; 2^e qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros : La Touriste, Paris.

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, DYSENTERIE,
VOMISSEMENTS, CHOLÉRIQUE
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN ROS. R. & V. INNO. 1/2.

L'application du
CARBURATEUR
ZÉNITH



à la presque totalité des avions militaires leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.



Société du Carburateur "ZÉNITH"

Siège social et usines :
11, chemin Feuillet, LYON

Maison à Paris :
15, rue du
Débarcadere
Usines et succursales : Lyon, Paris, Londres, Bruxelles, La Haye, Milan, Turin, New-York, Détroit, Genève.
Le siège social de Lyon répond par courrier à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris — Volunard.

UN ESTOMAC DE VINGT ANS!



c'est-à-dire un estomac : assimilant tous les aliments et les digérant sans douleur : tel est le rêve des dyspeptiques et des gastralgiques. Ce rêve ils peuvent le réaliser aisément en prenant matin et soir une tasse de Phoscao.

MAUX D'ESTOMAC

digestions pénibles, renvois, palpitations, tiraillements, crampes, oppressions, etc., tous ces maux provoqués par un mauvais fonctionnement de l'estomac disparaissent en quelques jours grâce au régime du délicieux Phoscao, le plus parfait régulateur des fonctions digestives. Le Phoscao régénère le sang, donne des muscles et fortifie les nerfs ; c'est pourquoi les médecins le conseillent aux anémiques, aux convalescents, aux surmenés, aux vieillards. Son goût est exquis et sa préparation est instantanée.

Faites un essai avec la boîte-échantillon envoyée gratuitement

Écrire : **PHOSCAO**

9, Rue Frédéric-Bastiat, Paris (8^e)

En vente : Pharmacies et Épiceries 2,45 la boîte

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

A l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 21 décembre 1916 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 8 janvier 1917, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

Les Reliures d'Excelsior

Pour conserver les numéros et en assurer le classement au fur et à mesure de leur apparition

En raison de l'augmentation croissante des matières premières, nous avons dû modifier comme ci-dessous les prix de nos reliures :

Cartonnage élégant, à nos bureaux.....	2.20
Par poste, recommandé.....	2.75
Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3.75
Par poste, recommandé.....	4.50

l'adorait... J'ai été la complice de son bonheur... Sans cette guerre, véritablement effroyable, tout se serait arrangé... Même après... nous voilà ennemies... Au fond, je reste toute dévouée à Mlle de Saint-Priest... Jamais je ne saurais rien faire contre elle... Jamais !

Elle continua, en se dirigeant lentement vers la porte :

— Puisque nous avons à vivre côte à côte, le mieux est d'y vivre sans acrimonie... autant de temps que mes fonctions me retiendront dans ces parages...

— Je me demande pourquoi elles vous retiennent plus ici qu'ailleurs ? interrogea le garde-chasse.

— Vous ne savez point que, appartenant à la Maison Impériale, mon rôle est de me tenir dans les parages de la Maison Impériale ?... Sedan est entre les quartiers généraux du kaiser et du kronprinz, c'est-à-dire entre Charleville et Steynay... L'impératrice doit venir ces jours-ci... Elle viendra à plus d'une reprise... Je suis à sa disposition, dès son arrivée... Je ne puis bouger sans ordre...

— Bien entendu !
— Je pense qu'elle tiendra, elle aussi, à visiter Mlle de Saint-Priest.

— Est-ce que ce n'est pas plutôt le château qu'elle veut visiter ?... et le point d'arrivée ?... regarder, de la terrasse, le Calvaire d'où Guillaume I^{er} s'écarterait, il y a quarante-quatre ans, en suivant la charge de nos cuirassiers :

« Ah ! les braves gens ! les braves gens ! »

— Les deux... Mais cette raison du passage de Guillaume I^{er} n'existerait pas, que la visite aurait lieu aux Trois-Étangs... Le général a laissé à la Cour de Berlin la haute impression qu'il laisse partout ailleurs... Je n'affirme pas que l'empereur et l'impératrice se dérangeraient uniquement pour sa petite-fille : le kronprinz, en tout cas, eût fait

ce qu'il a fait... Il s'est rendu non seulement ici, mais dans tous les châteaux des alentours afin de présenter aux châtelaines ses hommages de galant homme...

Perraud se retint pour ne pas répondre :
— Il aurait aussi bien fait de ne pas leur montrer sa figure.

Peut-être eût-il ajouté — ce qu'il pensait :
— Sa figure à gifles !

La prudence voulait qu'il contint désormais toute intempérance de langage.

Il fallait jouer au plus fin, avec cette créature bouffie de maladrasses, au milieu de son orgueil germanique, mais d'une force dont, avant la guerre, elle donnait la mesure.

Tout à l'heure, lorsqu'elle prononçait, dans son ricanement particulier, ces deux mots : *son blessé*, il flairait un danger auquel on n'échapperait qu'avec une présence d'esprit particulière.

Si toutefois on y échappait.
Elle devait lui prouver à l'instant que ce flair ne le trompait pas.

Tout en posant la main sur le bouton de la porte, elle se retourna, regardant le lit.

— C'est curieux, dit-elle, et ce n'est pas la première fois que j'ai cette impression... Il me semble avoir vu ce visage.

— Quel visage ? interrogea le garde, qui se sentit un frisson jusqu'au cœur.

— Celui de ce garçon... ou de quelqu'un qui lui ressemblait.

Les traits de Perraud se raidissaient ; ils ne bougèrent pas.

— Où ? demanda-t-il.

— Je l'ignore... Sans doute dans la vie civile... à Paris, peut-être, il me semble qu'il n'y a pas très longtemps.

Elle revint sur ses pas, s'accoudant encore au lit.

Et, tout en considérant la tête, toujours entourée de bandelettes, pansement dégageant entiè-

rement le visage, à la moustache jeune, où la barbe ressemblait à un duvet que le rasoir n'avait pas eu le temps de durcir :

— Sa fiche porte : *Présumé officier de liaison dans l'infanterie, peut-être à l'état-major du général Langlé de Cary*... Il était, paraît-il, à moitié dépouillé de ses vêtements lorsque vous l'avez trouvé au fond d'un fossé, en enterrant les morts et en secourant les blessés avec le curé de Donchery... Quel brave homme, ce prêtre, et combien je regrette qu'on ait brûlé son église et ses collections... Quand je pense que nous étions allés les admirer avec Ghislaine et son fiancé.

— Encore une gaffe ! pensa Perraud. Je ne la relèverai pas, ma vieille... Tant que tu ne diras que des bêtises comme ça... Pour une femme intelligente... rappeler ça !

Puis, tout haut :

— On lui avait enlevé sa tunique, naturellement avec ce que les poches contenaient... Il ne lui restait à un poignet que son matricule et, à l'autre, sa montre dans un petit bracelet en cuir... Nous en avons vu des corps dépouillés, pendant ces tristes jours et ces tristes nuits ! Peut-on voler des morts, et quand ces morts sont des soldats !
— Dans toutes les guerres c'est ainsi... il y a les écumés de champs de bataille... Ils risquent d'être passés par les armes... mais ils savent bien qu'on a autre chose à faire que de s'occuper d'eux...

Et, se détachant pour la seconde fois du lit, elle reprit :

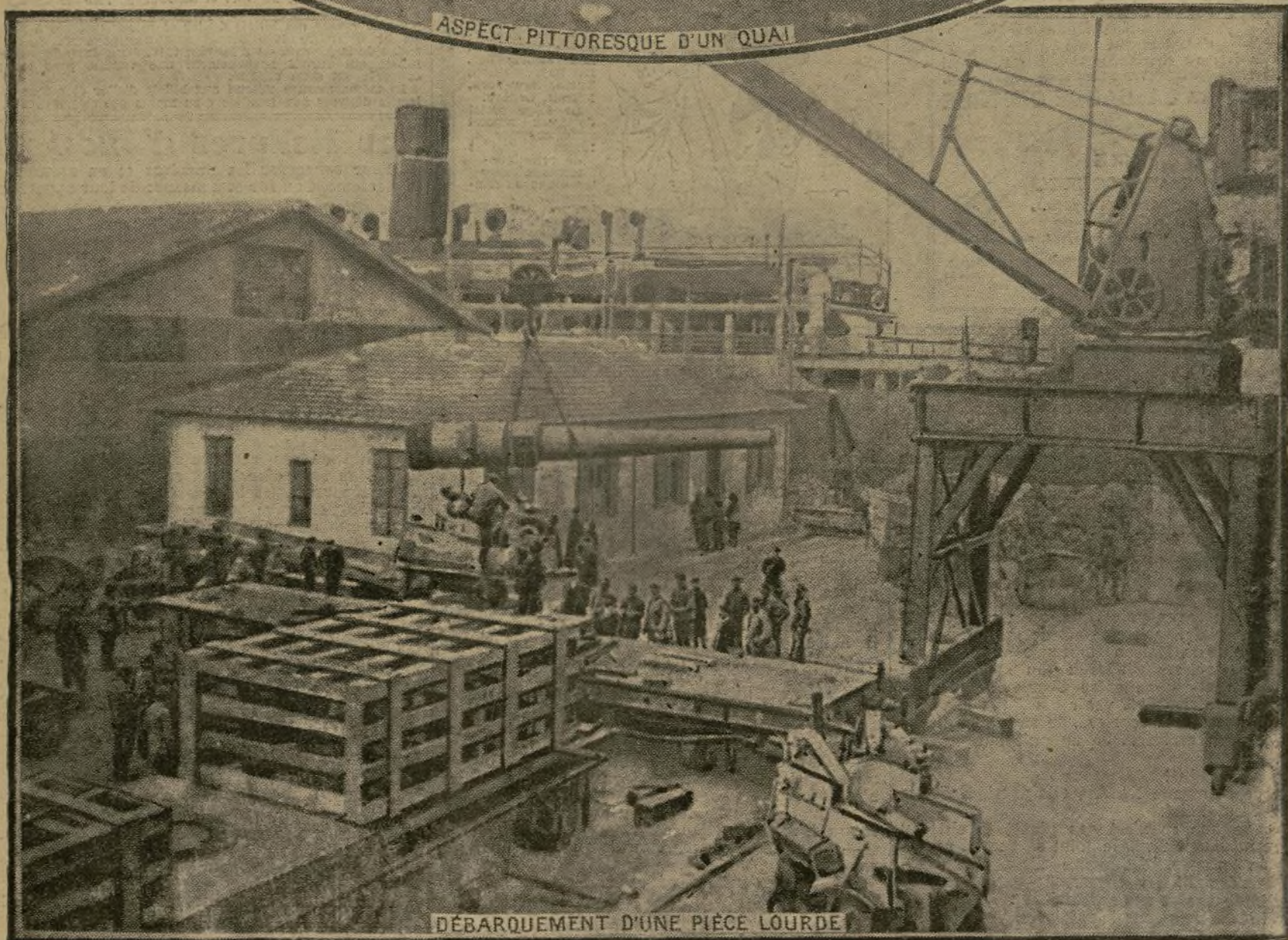
— Il est fâcheux que nous ne puissions établir son identité ; l'Allemagne communique très consciencieusement au gouvernement français la liste des blessés et des morts tombés dans ses lignes... Encore une famille qui demeurera dans l'incertitude...

(A suivre.)

L'incessant débarquement du matériel de guerre à Salonique



ASPECT PITTORESQUE D'UN QUAÏ



DÉBARQUEMENT D'UNE PIÈCE LOURDE

C'est tous les jours que, dans les rues et sur les quais de Salonique, on peut voir le contraste de l'archaïsme le plus suranné et des derniers progrès des temps modernes. Aussi bien est-ce à dessein que nous rapprochons ici deux photographies prises presque sur le même point et à la même heure, et où l'on voit, à côté du vieux chariot macédonien traîné par des bœufs et bientôt chargé de munitions, un cylindre compresseur et de puissants canons.

Ayuntamiento de Madrid